



Mikelson Toussaint-Fils est né à Port-au-Prince (Haïti) le 29 Janvier 1978. Après des études secondaires à l'Institution Saint-Louis de Gonzague en 1996, il opte pour la Gestion des P.M.E. à l'Université Quisqueya de Port-au-Prince. C'est durant cette période que débute sa passion pour l'invention des histoires drôles. Ses deux recueils de blagues « Juste pour rire » et « Le livre du rire » sont publiés respectivement en décembre 1998 et en octobre 2002. Il publie un premier roman « Un million de dollars si nous ne faisons pas l'amour » en 2004. Cette même année, il commence à écrire « Le Messie des îles » qu'il terminera en 2009 à Montréal où il vit actuellement.

En 1756, dans l'embrasement de la révolte des marrons à Saint-Domingue, les chemins de trois jeunes hommes vont se croiser : Pierre Lafleur, un esclave fugitif à la recherche de sa vraie mère, François Makandal, le chef charismatique de la rébellion, et Joseph Baudelaire, un colonel français chargé d'éliminer Makandal. C'est au beau milieu de leurs antagonismes qu'un vieux secret de la famille Baudelaire va brutalement les rattraper.

« Soudainement, une pensée terrassa Georges Baudelaire. Il se figea. Il pâlit. Son rire n'était plus qu'une contorsion de mourant. Jeannette se leva aussitôt pensant qu'il était fâché contre elle.

- Excusez-moi, monsieur. Je ne sais pas ce qui m'a pris de rire de vous.

Il ne la voyait plus. A pas lents et pesants, il se dirigea vers la pièce désignée par Jeannette. Il penchait légèrement en marchant, comme s'il avait reçu un couteau dans le dos. Il poussa la porte. Jeannette, intriguée, était derrière lui.

...

Georges considéra longuement le jeune homme qui, allongé sur une natte, se reposait sereinement, les yeux fermés. Baudelaire était visiblement secoué par quelque chose, quelque chose dont il avait peur, dont il avait honte. »

ISBN 978-3-9812692-0-8

www.sentiersrouges.com

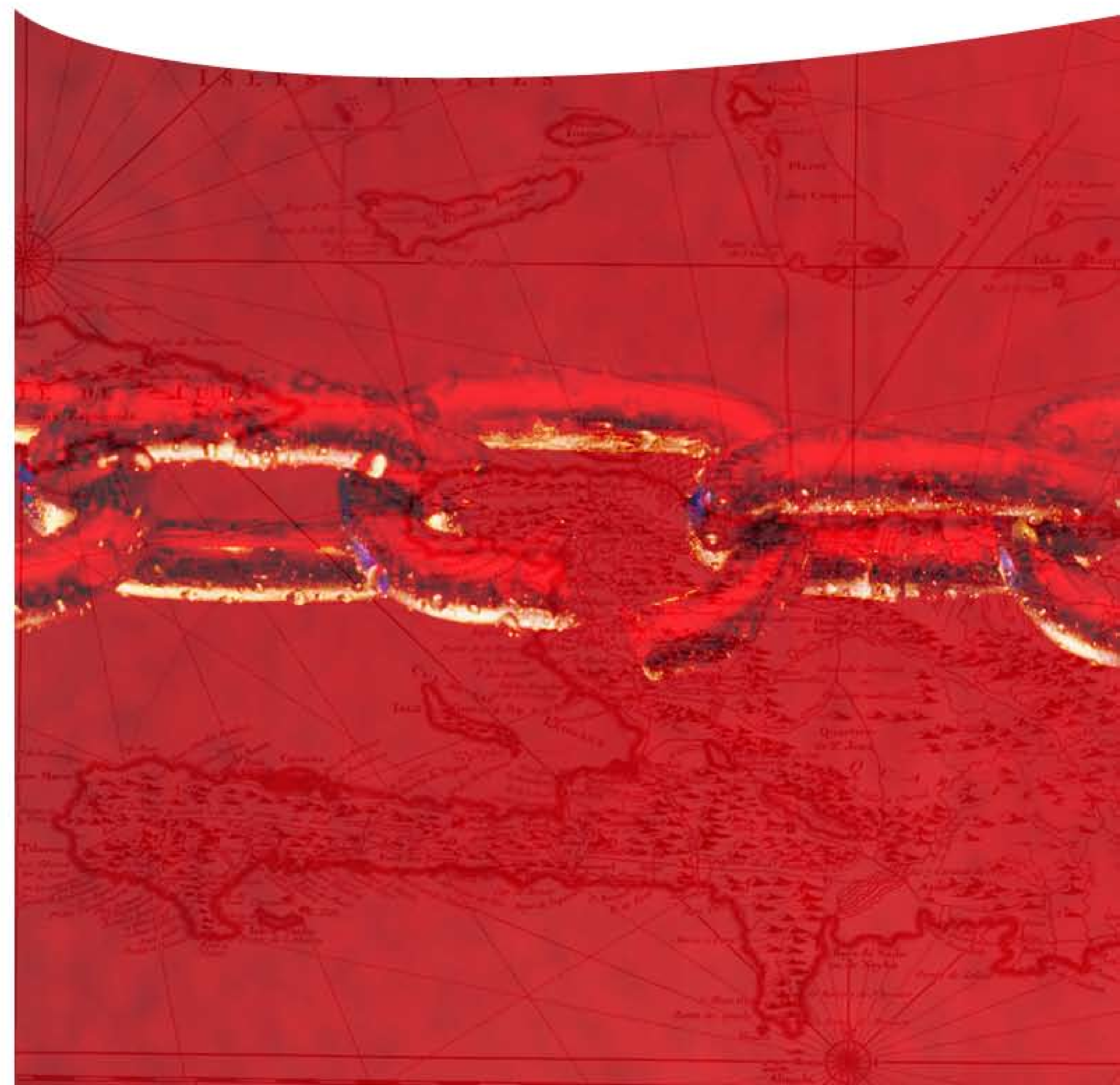
Mikelson Toussaint-Fils

Les sentiers rouges: Le Messie des îles

I Mikelson Toussaint-Fils

LES SENTIERS ROUGES:

Le Messie des îles



Les sentiers rouges :
Le Messie des îles

Mikelson Toussaint-Fils

Les sentiers rouges :
Le Messie des îles

ISBN 978-3-9812692-0-8

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2011

© Mikelson Toussaint-Fils, 2011

www.sentiersrouges.com

Ce roman est un hommage à François Makandal, un héros de dimension universelle qui, au détriment de sa vie, s'est engagé dans cette quête si auguste qui est celle de la liberté.

« La chose pire que la rébellion est la chose qui a provoqué la rébellion »

Frederick Douglass

A la mémoire de mon père
Nobert Toussaint-Fils

CHAPITRE I

Le chariot, malgré son allure pitoyable, effraya une poule qui picorait au bord de la route. Son impatient cocher fit claquer brutalement son fouet à plusieurs reprises sur la croupe des deux chevaux poussifs qui finirent par accélérer.

- Maudites bêtes ! maugréa-t-il. Sans le fouet, elles ne comprennent rien.

Jeannette, l'esclave assise à côté de l'acariâtre conducteur, ferma violemment les yeux au moment où ces coups pleuvaient. Tout comme elle, ces chevaux étaient des biens qu'on pouvait fouetter, vendre, tuer. Elle-même, elle venait d'être vendue. Ce marchand d'esclaves, dont elle ignorait même le nom, la conduisait à sa nouvelle demeure.

Suite à l'obtention d'un poste très enviable à Paris, l'ancien maître de la jeune fille, le comte d'Ambert, percepteur général de l'intendant de Saint-Domingue, se débarrassa pour trois fois rien de tous ses biens devenus superflus et s'embarqua dans le premier bateau en partance pour la France.

Des larmes ruisselaient sur les joues saillantes de l'esclave. Elle pleurait à cause de ce matin, où sa destination et les

visages des hommes qu'elle allait servir lui étaient inconnus. Elle pleurait aussi à cause de cet autre matin. Celui qui avait fait d'elle une esclave. Capturée, après ce matin-là, elle n'a jamais revu son village, son père, sa mère, son amie Yaya et son fiancé Coffi. Personne ne l'a jamais plus appelée Makandal, le nom mystique que lui avait donné son grand-père. Durant la traversée, son espoir de survivre s'amointrissait à chaque fois que les Blancs venaient retirer des chaînes, pour le jeter à la mer, le cadavre d'un homme ou d'une femme plus fort ou plus âgé qu'elle, qui n'avait pas pu résister à la chaleur, à la soif et à l'angoisse qui régnaient dans les cales du négrier. Pourtant, elle a survécu. Elle qui était si petite. Ses seins n'étaient pas encore plus gros que la moitié d'une orange. Elle ne s'était pas laissé emporter par la mort, non pas pour connaître la servitude, ni même pour savoir où elle allait, mais pour satisfaire un sentiment envahisseur jusque-là inconnu dans son enfance. Coffi, un gamin du village parmi les autres, est devenu soudain un homme admirable à ses yeux. Il était devenu plus fort, plus beau que tous les autres guerriers. Elle pensait même qu'il était plus sage que tous les anciens du village. Il est devenu son fiancé après que l'homme auquel elle était promise eut trouvé la mort suite à sa maladie. Si les dieux pouvaient sacrifier la vie d'un homme pour qu'elle puisse s'unir avec Coffi, ils étaient encore plus capables de détourner la trajectoire d'un navire. Ainsi, au beau milieu des tourments et des gémissements de malheureux enchaînés, des espérances rebelles animées par l'amour repoussaient les charmes d'un sommeil trompeur.

Le chariot s'arrêta. Jeannette sursauta affreusement lorsque du coin de l'œil, elle vit l'homme porter la main sur son fusil. Celui-ci sauta par terre, cracha, puis se dirigea vers l'accotement de la route. Sa mine bourrue ne laissait nullement soupçonner les bonnes affaires qu'il réalisait grâce aux esclaves du comte d'Ambert.

Tandis qu'il se soulageait la vessie, il gardait toujours la tête tournée vers son infortunée passagère, son pouce caressant légèrement le chien de son tromblon.

Les modestes rayons rougeâtres du soleil balayaient à peine les plantations de la Plaine du Nord, en ce matin d'août 1732. Les cris persistants des oiseaux contrastaient quelque peu avec le vol fragile des papillons, visiteurs hésitants et passagers des hibiscus.

Du champ de canne à sucre avoisinant, s'échappait une rumeur aussi faible que le vent qui l'apportait. C'était un chant africain entonné en chœur par des esclaves au travail. Ces syllabes indistinctes, ce bourdonnement plus ou moins rythmé, laissaient deviner facilement leur amertume et leur impatience. Jeannette, qui depuis son arrivée dans la colonie, n'ayant eu pour maître qu'un haut fonctionnaire habitant dans la capitale, le Cap-Français, n'avait jamais connu la vie dans les plantations. Une vie qu'elle n'appréhendait qu'à travers les multiples témoignages poignants de ceux qui ont connu les commandeurs, les fouets, la torture et les mutilations. Entre les murs, l'esclave était au service des caprices de son maître ; dans les champs, il était une part intrinsèque de cette grande mécanique qui justifiait sa présence dans la colonie. Toute velléité de sa part soupçonnée d'entraver le bon fonctionnement de la machine était réprimée sans la moindre indulgence. Aux yeux du maître ni la soif, ni la faim, ni le sommeil, ni l'excès de travail ne pouvait excuser sa lassitude, sa maladresse, sa pause inopinée. Jeannette savait que les ateliers et les champs étaient dans une large mesure réservés aux hommes ; les tâches domestiques étaient pour les femmes. Cependant, quelle importance cela pouvait-il avoir ? La maison d'un planteur serait toujours remplie du malheur de ses frères. Le vent serait toujours là pour y apporter un chant triste, un claquement de fouet, le récit d'un esclave mutilé ou tué.

L'homme, son fusil en bandoulière, regagna le véhicule.

L'attelage s'ébranla.

La succession des multiples craquements des roues sur la route caillouteuse étouffa définitivement le chant des esclaves que la distance rendait déjà fragile. Du dos de la main, Jeannette essuya ses larmes persistantes. Ce geste furtif n'évita point le regard sinistre du marchand d'esclaves. Pour lui la jeune fille

n'était qu'un excédent d'écus qui valait beaucoup moins que le plaisir qu'assurerait le massacre d'une négresse en rébellion ou en fuite.

Pour Jeannette, ce regard, comme tous les autres qui l'ont précédé, était un poignard dressé contre elle par une main impatiente. Elle se cramponna à son sac pour atténuer son tremblement soudain. Elle redoutait les Blancs et celui-là plus que tous les autres. A plusieurs reprises, il l'a déjà frappée. Sa brutalité n'épargnait ni l'insoumission des esclaves, ni leur bonne volonté. Cette attitude était déconcertante pour elle, n'ayant jamais vu le comte frapper ses esclaves. Certes, des invectives corrigeaient constamment la moindre étourderie incompatible à la rigueur et à la minutie du percepteur sexagénaire, toutefois ce maître savait apprécier une bonne action. En certaines occasions, il laissait échapper un sourire ou un remerciement qui, reçu par l'esclave, valait de l'or.

Après son départ du Cap-Français une heure auparavant, la charrette quitta la voie principale pour s'engager dans un sentier qui la menait à un vaste domaine que dominait une impressionnante et coquette maison, visiblement fraîchement bâtie. La pancarte à l'entrée annonçait : « Habitation Baudelaire ». Si les hibiscus et les orchidées jouaient sur l'attirance, les austères et majestueux manguiers, cocotiers, abricotiers qui peuplaient la cour principale semblaient protéger ce palais du siège apparent du champ de canne à sucre qui les encerclait en quelque sorte et que rendait agité une légère brise. Ce champ s'étendait à perte de vue sur toute la propriété et semblait n'accepter que l'empire des cimes des lointains manguiers et de deux étuves.

Un vieil esclave boiteux vint accueillir les étrangers et les conduisit jusqu'au seuil de la maison, où une autre esclave, bien en chair, prit le relais. Invité à pénétrer dans le salon richement meublé et décoré, le marchand d'esclaves se jeta dans un fauteuil, tandis que Jeannette, tête baissée, restait debout, son sac à la main.

Quelques minutes plus tard, un craquement fit tourner la tête du marchand. La maîtresse, Jacqueline Fontages Baudelaire,

descendait l'escalier. Ses pas étaient quasi solennels. Le port de sa tête, royal.

- Bonjour *m'dame*, fit l'homme qui s'était mis debout lorsqu'elle atteignit la dernière marche.

La jeune femme trentenaire, comme absorbée par la vue de son éventuelle esclave, ne répondit que par une imperceptible inclination de tête. Elle se dirigea vers l'esclave toujours avec cette démarche imposante. Il était facile de croire qu'elle avait cette allure supérieure depuis ses premiers pas de bébé, que c'était un legs naturel de sang noble. Pourtant, ses manières étaient moins affectées et moins fières lors de son débarquement à Saint-Domingue douze ans auparavant, accompagnée de son mari, avec dans les poches à peine de quoi subvenir à leurs besoins. Le jeune couple était pauvre, et de surcroît peu éduqué. Ce n'est que tout récemment, pour être plus éloquente dans ses tête-à-tête avec ses nouvelles amies plus cultivées, que madame Baudelaire s'était avidement jetée sur l'histoire, la philosophie et les belles-lettres. Du moins, elle était assez jolie. Trop jolie même pour s'être attachée si jeune à un homme aussi miséreux qui avait subitement mis fin à ses délicieuses rêveries que remplissaient les gentilshommes et les princes.

Elle fit lentement le tour de l'esclave tenant en retrait le bout de sa robe blanche comme pour l'épargner d'un épouvantable contact. Son regard scrutateur ne négligeait aucune parcelle de la surface visible de la jeune fille. La moindre petite cicatrice, la moindre nuance de la peau suffisait pour immobiliser ses yeux gris.

- Lève la tête, ordonna-t-elle du ton impérieux qui accompagnait admirablement toute la prééminence qu'autant l'esclave et le marchand subissaient silencieusement.

Jeannette obéit.

C'était un visage apeuré, timide et soumis qui fit face à un autre plus imperturbable, conquérant et dominateur. Si l'un s'était laissé transformer par la formidable richesse accumulée durant une décennie, l'autre ne gardait aucune marque de colère et de révolte qu'auraient imprimée sept années d'esclavage.

- Elle est bien jeune, fit remarquer madame Baudelaire en s'adressant au commerçant qui était resté debout. Mon messager ne t'avait-il pas précisé que je désirais une esclave âgée et adroite ? Je ne veux pas de petites sottises dans ma maison.

- Elle n'est pas aussi jeune que vous le croyiez. Elle a bien vingt ans. De plus, elle servait chez le percepteur général.

- Pourquoi s'en est-il débarrassé. Je ne veux pas non plus ce que les autres rejettent.

- Le comte ne s'en est pas débarrassé. Il a plutôt laissé la colonie après avoir reçu une lettre signée du Cardinal de Fleury lui-même.

Le marchand produisit un petit ricanement qui mit en relief ses dents pourries et son visage osseux. Il pétillait de fierté parce qu'il se voyait beaucoup mieux informé que cette pompeuse dame qui ignorait la nouvelle la plus répandue en ce moment dans la capitale.

Bien que réjouie par cette nouvelle, car le vieux percepteur était la terreur des propriétaires fonciers de Saint-Domingue, Jacqueline ne put s'empêcher d'attarder son regard dédaigneux sur ce manant soudainement hilare. Le brocanteur d'esclaves manquait de dimension à son goût. Oubliant ses propres origines modestes, elle voyait dans ces rustres un pont dangereux entre les esclaves et les Blancs. A travers eux, les Noirs pouvaient trop se sentir assez proche des Blancs. Ils personnifiaient ce que sa race offrait de pire et rejoignaient ainsi ce que l'esclave pouvait avoir de meilleur. Ce point de jonction la répugnait par moments.

Elle se retourna vers la jeune fille qui avait la tête baissée à nouveau mais qui la redressa aussitôt pour éviter une réprimande.

Elle fut contrainte d'ouvrir la bouche, de montrer ses mains puis de retirer son mouchoir. Excédé par la lenteur et la minutie de tous ces examens, le marchand avait fini par épuiser le peu de patience qu'il pouvait avoir. Enfoncé, dans un fauteuil, il s'était revêtu de sa mine renfrognée et assistait désarmé à cette lassante scène pourtant habituelle dans son métier.

- Sais-tu cuisiner ? interrogea la maîtresse.

- Oui, madame, répondit l'esclave d'une voix traînante et bizarrement accentuée.

- Sais-tu laver proprement le linge ?

- Oui, madame.

- Tu as la langue un peu lourde. Tu n'es pas née dans la colonie ?

- Non, madame.

Un regard accusateur se dirigea aussitôt vers le commerçant.

- Monsieur, vous m'apportez là une sauvageonne. N'avais-je pas fait savoir que je désirais une esclave créole ?

L'accusé bondit de son siège.

- Ce n'est qu'une sale menteuse.

Il saisit violemment le bras de la jeune fille qui se contorsionna en poussant une faible plainte sous la douleur aiguë causée par les doigts qui tentaient littéralement de perforer ses muscles.

- Elle est née aux Gonaïves comme le disent ses papiers, vociféra l'homme qui secouait et pressait de plus belle le docile bras.

Les plaintes de Jeannette firent place à des pleurs.

- Une menteuse ne vaut pas mieux qu'une sauvageonne, indiqua madame Baudelaire.

Le destinataire de cette remarque allait répondre, mais la dame fit volte-face et appela :

- Carmène !

Presqu'aussitôt, le rideau bleu près de l'escalier s'écarta. La plantureuse esclave quarantenaire, les mains jointes devant son ample tunique blanche, s'empressa de faire face à sa maîtresse. Pourtant, sa diligence ne l'empêcha pas de jeter furtivement un regard compatissant envers les larmes de l'autre.

- Dis à Marie-Louise d'apporter du café pour le monsieur. Ensuite, va me chercher Jérôme.

- Oui, madame.

Carmène disparut derrière le rideau aussi vite qu'elle était apparue. Jacqueline monta l'escalier laissant l'esclave debout en

pleurs et le marchand ruminant les mots et les bouts de phrase qu'il aurait aimé écraser au visage de la tigresse.

Le café servi n'était plus fumant lorsqu'un adolescent poussa la porte d'entrée suivi de Carmène, trempée et essoufflée, qui se ventait avec sa courte et épaisse main. A la recherche du fugace Jérôme, elle avait couru ça et là, redoutant affreusement de ne pas le dénicher. Le marchand reconnut l'insolent jeune homme qui était venu négocier chez lui l'achat de l'esclave.

- Bonjour monsieur, fit le blondinet, arborant à gauche de sa ceinture un couteau à manche dorée qui balançait dans son étui.

- Bonjour, répondit sèchement le marchand.

Ce dernier prit une gorgée de la tasse qu'il tenait tout en suivant d'un regard dédaigneux le gamin qui montait quatre à quatre l'escalier. Carmène disparut derrière son rideau. Quant à Jeannette, elle restait debout, tête baissée se défendant contre un picotement dans les yeux et contre une crampe dans les jambes.

Cinq minutes plus tard, Jérôme dévalait bruyamment l'escalier.

- Le chariot que je vois dehors vous appartient-il, monsieur ?

- Bien sûr ! fit l'homme en se levant.

- Je vais vous conduire au dépôt où vous aurez votre sucre.

- Ce n'est pas trop tôt, murmura le marchand qui n'avait jamais pris autant de temps chez un client pour ne vendre qu'un seul esclave.

Il sortit de sa poche un morceau de papier plié qu'il tendit au jeune homme.

- Voici les papiers de l'esclave. Mes satanées carnes vont me créer des histoires pour ces 60 quintaux de sucre, ajouta-t-il en se dirigeant vers la sortie.

- Madame ne m'a parlé que de 30 quintaux, rectifia Jérôme.

Un coup de poing dans le dos n'aurait pas fait tourner le marchand avec autant de furie qu'il le fit. Effrayé autant par la violence du mouvement que par le visage rouge et démoniaque qui

le menaçait soudain, l'alerte jeune homme recula. Il garda sa main gauche prête à dégainer son couteau.

- Qu'est-ce que tu m'débites là, petit saligaud ? hurla l'outragé tout en pointant l'autre du doigt. On avait conclu pour 60 quintaux !

Revenant de sa surprise et concluant que l'odieux brocanteur aboyait plus qu'il ne mordait, Jérôme croisa les bras et menaçait l'agresseur à son tour d'une bouderie et d'un regard de défi.

- Madame a dit : 30 quintaux !

- Sacripant ! Nous étions d'accord sur le prix, et maintenant tu veux m'en donner que la moitié.

- Bien sûr ! résonna la voix de madame Baudelaire dans le salon. Votre marchandise ne vaut que le quart de ce que j'avais demandé.

Elle se tenait au haut de l'escalier, droite et belliqueuse.

- Si vous n'êtes pas content du prix, partez avec votre affaire.

Elle entama les marches avec une légère vivacité qui souillait sa majestueuse allure. Elle se positionna à côté de Jérôme comme pour affronter à deux l'ennemi.

- Je veux mes 60 quintaux de sucre, gronda le marchand.

- Moi-même, ai-je eu ce que je voulais ? répliqua Jacqueline tout en désignant l'esclave. Si mon prix n'est pas à votre convenance, vous ne vendez pas. C'est aussi simple que cela.

La bouche convulsive du marchand n'osa s'ouvrir après cette apostrophe. La réflexion, un outil qu'il usait peu dans ses confrontations avec ses semblables, devint son seul recours. Certes, le prix proposé était deux fois inférieur au prix entendu, cependant, la jeune fille lui avait coûté dix fois moins que ces 30 quintaux de sucre. De plus, il s'imaginait mal retourner au Cap-Français comme un chasseur bredouille avec l'esclave à ses côtés.

Il gratta son menton mal rasé pour retarder sa capitulation.

- D'accord. Où est votre satané sucre ?

Un nuage de déception embua les yeux de madame Baudelaire. De l'homme, elle espérait une furie qui l'aurait emporté, lui et son esclave, hors de son salon, hors de son domaine. Elle regrettait de n'avoir pas abaissé le prix jusqu'à 10 quintaux.

- Va conduire le monsieur, ordonna-t-elle à Jérôme.

Ce dernier, le visage toujours martial, remit le papier à sa patronne et sortit, accompagné du marchand.

- Jeannette ! C'est bien comme ça que tu t'appelles ? s'enquit la maîtresse tout en examinant le document qu'elle tenait.

- Oui, madame.

- Mais il n'y a que cela sur ton papier. N'as-tu pas un autre nom qui va avec ? N'as-tu pas été baptisée ?

L'esclave se souvint de cet autre nom : Lévesque. « Jeannette Lévesque » était le nom que lui avaient donné les Blancs. Son nom d'esclave. Son nom de soumise.

Soudain, elle eut une idée qui la rendait bouillonnante de joie mais aussi de peur. Surprise, elle frissonna. Sept années de soumission venaient de connaître leur premier moment d'ébranlement. Sept années de ténèbres affrontaient quelques secondes de lumière, de révolte. Sept années d'esclavage affrontaient un soudain désir d'humanité. Elle tremblait. Elle suait.

Elle leva lentement sa tête saccadée et regarda furtivement la dame dans les yeux.

- Makandal, articula-t-elle. Makandal !

Pour la première fois, elle venait de prononcer son nom africain en présence d'un Blanc. Elle venait de le prononcer deux fois. Elle en sortit épuisée mais victorieuse.

- Marie-Louise ! appela madame Baudelaire. Marie-Louise !

Impatiente, elle fit quelques pas avant de s'exclamer à nouveau :

- Marie-Louise ! Est-elle sourde ?

Une esclave de haute taille, plus âgée que Carmène, sortit de derrière le rideau. Elle se dirigea calmement vers sa maîtresse.

- Vous m'avez appelée, madame ?

- Où étais-tu? Tu es sourde maintenant ?

- Mes mains pétrissaient la farine, madame. Il fallait que je les lave avant de me présenter devant vous.

Elle montra ses mains humides. Malgré cette preuve, madame Baudelaire parut peu convaincue. Cette femme ne manquait jamais de malices ni d'excuses.

- Cette esclave va remplacer Désirée. Elle fera tout le travail que Désirée faisait et en plus, elle t'aidera à la cuisine. Jeannette Makandal, c'est comme cela qu'elle s'appelle. J'ai l'impression que c'est une petite sottise. Mais je compte sur toi pour lui enseigner que dans ma maison le travail mal fait est sévèrement puni.

Jeannette était accroupie dans un coin de la cuisine, apaisant gloutonnement sa faim avec un morceau de cassave et sa soif avec une tasse de café. Marie-Louise et Carmène conversaient près du feu. En réalité, c'était cette dernière qui parlait, et avec volubilité, éclatant de rire après trois ou quatre mots. L'autre écoutait tout en ne négligeant rien de sa cuisson.

Le vieil esclave boiteux entra dans la cuisine accompagné d'une odeur forte de poulailler.

- Ton Pierrot ? Qu'est-ce que tu fais ici ? s'exclama Carmène, les mains sur les hanches. Tu sais bien que la madame n'aime pas quand tu entres dans la maison.

- Mais *ou-même aimer wè mwen* ! Pas vrai, manzè Lou¹ ?

La cuisinière ne put s'empêcher de sourire.

- Mais oui ! dit-elle. Elle ne peut pas vivre sans toi, tu le sais bien.

Ton Pierrot aperçut Jeannette qui venait de terminer son maigre repas.

- Belle *ti fi*, dit-il avec admiration en retirant son chapeau de paille qu'il posa sur le cœur.

¹ - Mais toi-même, tu aimes me voir ! Pas vrai ma commère Lou ?

- Cette poulette n'est pas à toi, lui dit Carmène en lui servant sa ration de cassave et de café. La prochaine fois, attends que je te l'apporte, ajouta-t-elle.

- Je t'attendrai, cocotte.

De sa démarche désordonnée et pénible, le vieillard sortit. Carmène s'esclaffa.

- A force de garder les poules, il se prend encore pour un coq.

Marie-Louise prit un des pâtés qu'elle allait servir à ses maîtres et le tendit à Jeannette. La gloutonne s'empressa de le faire disparaître.

- Tu vas vite te sentir chez toi dans cette maison, lui dit Marie-Louise en lui caressant la tête. Fais tout ce que te demande la madame sans espérer qu'elle sera satisfaite. Elle ne le sera jamais. Monsieur Baudelaire est différent. C'est un bon maître.

Carmène n'était plus là. Sa sortie amenait un peu de sérénité dans la pièce. Marie-Louise en profita pour s'asseoir à côté de sa nouvelle compagne.

- Tu sais, il m'a promis la liberté.

Marie-Louise rêveuse, ferma les yeux. Un sourire se dessina sur son maigre et usé visage.

- Libre, libre, libre, répéta-t-elle les yeux fermés.

Elle le répétait comme le nom d'un fruit qu'elle n'a jamais goûté, le nom d'une terre qu'elle n'a jamais foulée, le nom d'un paradis dont elle doutait l'existence.

Un tapage provenant du salon l'extirpa de sa rêverie. Des pas lourds se dirigeaient vers la cuisine. La porte s'ouvrit violemment sous l'effet d'un vigoureux coup de bras.

- Monsieur Baudelaire est tombé de cheval ! s'égosillait Carmène de sa voix la plus aiguë. Monsieur Baudelaire est tombé de cheval !

On aurait dit qu'elle voulait que le monde l'entende.

Avec la même furie, elle sortit. Sa folie ne tarda pas à contaminer Marie-Louise qui se leva précipitamment et fit signe à Jeannette de la suivre.

Dans le salon un Blanc et quatre Noirs entouraient le grand canapé. Ces derniers avaient les torsos nus, des pantalons déchirés qui pour une fois n'étaient pas immaculés de leur sang mais de celui de leur maître. Leur dos gardait les empreintes de quelques récents ou lointains coups de fouet. Leurs regards hébétés hésitaient entre le blessé allongé sur le canapé et les splendeurs de ce salon où ils pénétraient pour la première et peut-être la dernière fois.

Un chiffon tenu fermement par le commandeur blanc sur la tête de son patron retenait le flot de sang. La large blessure au flanc recevait les soins d'un esclave accroupi qui utilisait la chemise en soie du propriétaire accidenté pour affronter le saignement.

La gravité du moment autorisa un des esclaves à faire valoir son point de vue. Il reçut le désaccord de son commandeur. Tous se mirent à parler. En définitive, ce fut une véritable cohue indifférente aux gémississements du malheureux maître.

Lorsque Jeannette et Marie-Louise arrivèrent, Jacqueline suivie de Carmène descendait l'escalier. Tout le monde se tut à l'arrivée de la femme épouvantée devant le corps ensanglanté. Cependant, le silence des antagonistes et l'épouvante de l'épouse étaient éphémères. La dame en véritable centurion ordonna qu'on monte avec le blessé dans sa chambre. Le commandeur faisant écho à cet ordre regagnait ainsi le contrôle sur ses troupes. Un léger remue-ménage retarda l'exécution.

- Prends-le par les deux cuisses.
- Une seule c'est mieux ! Toi, prends l'autre !
- On va le porter comme tout à l'heure.
- Passe son bras autour de ton cou.
- Tu lui fais mal, attention !
- Ne lâche pas !

Six bras soulevèrent délicatement monsieur Baudelaire tandis que quatre autres s'occupèrent des blessures.

Jeannette étirait ça et là la tête à la recherche du visage de son maître. Elle était curieuse de voir à quoi ressemblait un Blanc qui est bon. Malheureusement, sa quête resta infructueuse, tantôt à

cause des larges épaules et biceps qui soutenaient le corps meurtri, tantôt à cause du chiffon rouge.

Bientôt, elle ne vit que des dos qui montaient, qui s'éloignaient, qui disparaissaient. Elle était maintenant seule. Elle n'osa monter.

Effrayée par le sang qui tachetait le plancher et le canapé, elle sortit du salon en longeant le couloir. Elle voulait se rendre à la cuisine, mais elle préféra continuer tout droit pour atteindre une porte entrouverte qu'elle poussa. Cette porte donnait sur la cour.

Le soleil était déjà haut, régnaient en maître dans un ciel sans nuage. Une impressionnante montagne offrait généreusement à l'œil admirateur et perçant son abondante verdure. Jeannette aurait tressailli si elle savait que toutes sortes de superstitions circulaient à propos de cette forêt qu'on appelait à juste titre le Bois-Caïman. Dans la cour, trois chiens profitaient de l'ombre d'un manguier pour se reposer. A quelques mètres d'eux, une poule labourait énergiquement le sol à la recherche d'un éventuel ver de terre pour satisfaire l'appétit de ses cinq gourmands poussins. Un sceau en bois jeté par négligence sur l'herbe, près du potager, balançait tantôt à gauche tantôt à droite selon les caprices d'un vent incertain, apportant ainsi sa contribution de vie à ce tableau où chaque élément semblait respirer à son propre rythme.

Jeannette eut un sourire. Puis un rire convulsif. Elle cacha son visage avec ses mains pour extraire cette explosion de joie d'un regard indiscret. Elle venait de se souvenir qu'elle s'appelait à nouveau Makandal. Les dieux de son grand-père, les dieux des anciens de son village, les dieux d'Afrique ne l'ont pas oubliée. Peut-être cette terre flotte en ce moment sur la mer pour atteindre les côtes de l'Afrique. Elle va bientôt retrouver Coffi.

Rinçant soigneusement ses mains ensanglantées dans la cuve près du lit, Jean Labrunie considérait d'un regard presque contemplatif le corps bandé de monsieur Baudelaire. C'était le regard de l'artiste face à son œuvre, du philosophe face à son

hypothèse. Les épais sourcils froncés, le médecin jaugeait l'efficacité et la justesse de chaque tour de bandelette, prêt à tout défaire ou à en rajouter. Il voyait à peine le visage souffrant du blessé. Ce n'était pourtant pas de l'insensibilité. Il connaît bien les Baudelaire. Cependant, pour lui, tout malade était un sujet qu'il ne pouvait appréhender qu'avec des mains et des yeux d'homme de sciences. Derrière chaque souffrance se cachait en réalité une énigme qu'il avait le devoir de résoudre. Il vivait la mort de ses patients comme un échec personnel, et cela, pour plusieurs raisons. Des raisons d'ordre philosophique par exemple. Mais aussi, et surtout, il ne voulait pas apporter de l'eau au moulin de ceux qui criaient haut et fort qu'il n'était qu'un charlatan qui profitait du malheur de ses semblables pour éprouver des potions aussi douteuses que ses prétendus diplômes obtenus dans des grandes facultés d'Europe.

- Va-t-il être bientôt sur pied ? demanda Jacqueline assise de l'autre côté du lit.

- Tout dépend de ce que vous entendez par « bientôt », madame, répondit le médecin en polissant de ses doigts humides sa moustache. Cette chute a sérieusement saccagé votre mari. Mais il sera sur pied. Cela, je vous le garantis.

La réponse n'eut pas raison de l'inquiétude grandissante de la dame.

- Mon mari et moi devons partir pour la France la semaine prochaine, fit-elle observer voulant désespérément forcer un diagnostic favorable.

- J'ai bien peur que vous soyez obligés d'ajourner ce voyage. Mes médicaments vont assez rapidement refermer les blessures à la tête et au ventre. Cependant, je crains que votre mari ait la dixième côte fracturée, et son genou droit n'a pas été épargné.

Madame Baudelaire n'était pas femme à lâcher prise. Elle n'était pas disposée à être absente le jour du mariage de sa nièce et filleule avec un richissime armateur nantais. C'était l'« évènement » dans l'histoire du modeste clan des Fontages.

- Il partira ainsi. Je connais d'excellents médecins à Nantes.

Les yeux du médecin ne se sont écarquillés que légèrement sous l'effet de ce coup de massue sur sa fierté. Le premier instant de choc passé, et se rendant compte qu'il n'était pas en colère contre madame Baudelaire, il s'attribua un stoïcisme des plus louables et s'appuya sur cette constatation pour soigner son amour-propre blessé. A vrai dire, il imaginait mal la méchanceté délibérée. Néanmoins, sa susceptibilité voyait l'évocation des qualités d'autres médecins comme une critique portée à son encontre.

- Il faut à Georges un repos absolu, prononça inébranlablement Labrunie avec l'assurance d'un homme qui savait que son statut d'unique médecin à des kilomètres à la ronde rendait sa sentence sans appel.

Il se leva et ajouta :

- Les secousses d'un navire seraient très mal venues pour sa santé et même pour sa vie. Il ne devrait en aucun cas laisser ce lit pour les trente prochains jours.

Après d'énormes efforts, la main de Georges Baudelaire guidée par un bras contusionné atteignit celle de sa femme posée sur le lit. L'épouse lui répondit par un sourire à mi-chemin entre la tendresse et le désespoir.

- Tu peux partir seule. Ce n'est pas la peine de rater le mariage à cause des maladresses d'un mauvais cavalier.

Même diminué, monsieur Baudelaire lisait parfaitement les pensées de sa femme.

- Je ne peux pas te laisser dans cet état, mon chéri, protesta Jacqueline qui tenait malgré tout à sa réputation de bonne épouse.

Georges grimaça piteusement après une tentative pour pencher du côté où était sa femme.

- Il y a bien Carmène, Marie-Louise, et le docteur habite à quelques pas d'ici.

Debout près de la fenêtre, ce dernier, un peu distrait, produisit un grognement approbateur.

Madame Baudelaire, quant à elle, se laissait déjà séduire par les fastes du mariage, tout en se préparant à minimiser l'accident de son mari auprès de ses amies, pour ne pas voir son statut de bonne épouse flagellé sur la place publique par les commérages.

CHAPITRE II

- Va m'appeler Pierre... Je dois lui parler, à mon Pierre.

Sœur Germaine, comme on l'appelait, tousota lamentablement après avoir chuchoté sa demande à l'oreille de Marie-Céssette. Sa maladie empirait. Couchée par terre sur une natte, elle sentait venir, sans pouvoir l'expliquer, sa dernière heure.

- Tu sais bien qu'il travaille sur la plantation maintenant, lui répondit doucement Marie-Céssette, une jeune esclave de dix-neuf ans. Il n'est que trois heures, et c'est la récolte. On ne va pas le laisser venir. Tu le verras ce soir.

- Ce sera trop tard, ce soir.

L'esclave cinquantenaire poussa un soupir de désespoir, comme si tout était fini.

- Dis-moi ce que tu allais lui dire. J'irai le lui dire.

- Ces paroles qui doivent sortir de ma bouche ne doivent être entendues que par ses oreilles.

La malade pencha la tête vers le côté opposé à la jeune fille et ferma les yeux. Elle entra dans une grande réflexion.

Son visage blafard s'illumina soudain. Tout n'était pas fini. Il lui restait une dernière carte.

Pensant qu'elle voulait se reposer, Marie-Céssette, agenouillée à côté d'elle, allait se lever. La malade l'arrêta d'un mouvement brusque.

Ce geste exagéré par rapport à son mal la fit haleter. Une blancheur effrayante gagna ses yeux puis tout son visage. Elle allait s'évanouir. Mais tel un soldat qui ne peut faillir, elle s'accrocha. Elle prit un certain temps pour récupérer ses forces et ses mots, puis arriva à murmurer :

- Va voir mam'zelle Suze...

Elle toussota, puis continua d'une voix diminuée :

- Elle ne me refusera pas ... cette faveur... Son père l'écouterà.

Mademoiselle Suzette Bouvier était la fille de Charles Bouvier, propriétaire de la plantation. Elle appréciait beaucoup Sœur Germaine.

La jeune esclave partit en courant avec la ferme détermination de satisfaire les vœux d'une mourante. A son retour, la déception dans son visage suffit pour dissiper l'espoir naissant dans le cœur de Germaine. Mademoiselle Suze était sortie avec son fiancé et ne serait de retour que très tard dans la soirée. Seule sa douceur aurait pu attendrir le cœur de son père qui ne lui refusait presque rien.

Germaine pensa qu'il serait mieux d'utiliser Marie-Céssette comme intermédiaire pour délivrer à Pierre ce secret enfoui en elle depuis des années. C'était une bonne et brave fille. Mais elle refusa cette idée et se résigna.

C'était le soir. Un soir d'été 1756. Une triste procession longeait l'étroit sentier qui menait aux cabanes délabrées de l'habitation Bouvier située à la Croix-des-Bouquets dans la plaine du Cul-de-Sac. Une cinquantaine d'esclaves dont quelques femmes et enfants rampaient en quelque sorte vers le lieu où ils

allaient avoir un peu de repos, car ils ne marchaient pas, tant écrasés, éreintés, mis à terre par la corvée. Les plus chanceux portaient des haillons, les moins allaient presque nus. Leurs pas étaient lents, lourds, fatigués. Des pas sinistres de vieillards, d'enfants, d'hommes et de femmes qui se mêlaient au souffle d'un vent silencieux que les froissements des feuilles des arbres trahissaient par moments. La lueur terne de la lune ajoutait d'autres ombres sur ce sentier comme si ce n'était pas assez. Ces ombres ne se parlaient pas, ne se regardaient pas. Chacun pensait savoir ce que l'autre pensait. Chacun avait peur de reconnaître sa propre souffrance dans le regard de l'autre. C'était des hommes meurtris, broyés, engloutis par l'avidité d'autres hommes. Leurs sueurs, leurs larmes, leur sang allaitaient les caisses des seigneurs de l'Europe. Leurs misères et souffrances apportaient la prospérité et le progrès. Leur déshumanisation participait à la marche inflexible de la « civilisation humaine ».

De ce petit nombre de misérables, se détacha un jeune homme qui, au lieu de se diriger vers sa cabane, emprunta un autre sentier qui menait à la demeure des Bouvier. Quoique fatigué, il marchait vite, avait même envie de courir. L'inquiétude dans ses yeux avait terrassé l'éreintement dans ses jambes. Pierre Lafleur se souciait peu en ce moment de lui, puisque sa mère allait très mal.

Lorsqu'il pénétra dans la cabane située à côté de la grande maison des Bouvier, Pierre trouva sa mère couchée, entourée de Marie-Céssette, d'une autre femme et du vieux Bonheur, un hougan qui appliquait sur le visage du malade une huile odorante dont lui seul connaissait la composition. L'entrée du jeune homme était comme une bouffée d'oxygène dans cette petite cellule où le désespoir attisait sa fumée noire et funeste. On ne l'espérait plus.

Il était un peu grand. Pas trop mince. Pas trop costaud. Malgré ses vingt-trois ans, il avait le regard et parfois l'insouciance d'un enfant de dix ans. Il avait le torse et les pieds nus. Sa culotte sale, déchiquetée par l'usure et le temps, ne couvrait ni ses genoux, ni ses fesses.

- Enfin, te voilà, lui dit le hougan. Ta mère t'attendait pour te parler.

En le voyant s'accroupir près d'elle, Sœur Germaine sentait infuser en elle une nouvelle vie qui remplaçait l'ancienne accrochée à un fil. Elle fit signe aux autres de sortir. Pierre prit sa main, la baisa et la serra contre son cœur.

- Mère, tu vas guérir.

Elle eut un faible sourire. Etant sûre que les autres n'étaient plus là, elle dit tout bas.

- Mon fils ! J'ai quelque chose à te dire. Je ne veux pas mourir avec.

- Tu ne vas pas mourir.

- Tais-toi ! Ecoute !

Elle s'arrêta pour prendre son souffle.

- Ecoute ! Tu dois m'écouter.

Elle s'arrêta à nouveau. Son cœur battait fort, et cela l'épuisait.

Elle reprit :

- Je t'ai donné le sein. Je te berçais quand tu pleurais. Je t'ai couvert d'amour. Tu m'as couverte de joie. Tu m'as appelée « mère » et moi je t'ai appelé « mon fils ». Mais... (Elle s'arrêta un instant) Tu n'es pas sorti de mon ventre.

Pierre en entendant ces paroles avait la subite impression que sa mère délirait, puis se disait aussitôt que l'esprit rigide qu'il reconnaissait dans cette femme ne pouvait fléchir même face à la mort.

- Mère, que dis-tu ? questionna-il en guise de protestation.

- Tu n'es pas sorti de mon ventre, répéta-t-elle.

Du coin de ses yeux des larmes s'échappaient.

- C'est un Blanc, un jour, qui t'avait apporté et vendu à mon ancien maître, monsieur Vicat. Mon bébé à moi venait de mourir. Ayant toujours le lait dans mon sein, on me t'a confié, et je t'ai élevé et protégé comme mon fils.

Pierre, la bouche béante, secouait la tête d'incrédulité. Rien ne l'a préparé à entendre ces paroles. Il n'a jamais connu son père. Maintenant, il ne connaissait plus sa mère.

- Un Blanc ? Qui est ce Blanc ?

- Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que c'était un grand planteur de la Plaine du Nord.

Germaine Lafleur mourut avant onze heures, quelques instants après s'être débarrassée de son fardeau. Lorsque Pierre regagna sa cabane, tous ses compagnons dormaient déjà. Il était triste. La personne qu'il aimait le plus au monde venait de le laisser. Son point d'appui sur cette terre venait de glisser sous ses pieds. Sa mère était tout ce qu'il avait. Son réel maître. Celle à qui il obéissait, non pas par le fouet, mais par amour. Il ne pleura qu'après s'être couché, réalisant enfin qu'elle était vraiment morte.

- Est-elle morte ?

C'était son ami, couché près de lui, le vieux Cangé que tout le monde appelait Papa Gaou qui, en entendant ses sanglots, avait déjà deviné le drame.

- Oui.

- Courage, mon enfant, lui chuchota-t-il pour ne pas réveiller les autres. L'âme est un grand voyageur. La mort n'est qu'une escale.

Un mois s'était écoulé. Pierre pensait de plus en plus aux dernières paroles de Sœur Germaine. Il n'en a parlé à personne ; pas même au vieux Cangé.

Entre temps, un nouvel esclave était venu grossir les rangs de ces rudes travailleurs. Il a apporté deux nouveaux bras mais aussi des histoires qu'il débitait avec frénésie. Ses récits, ses anecdotes, dans un premier temps, terrifiaient et éloignaient la plupart de ces esclaves qui craignaient que les Blancs les soupçonnent d'être un partisan de ce comploteur. Mais, en fin de compte, l'extravagance avait fini par innocenter ces récits. Le comploteur n'était plus qu'un amusant compagnon qui, la nuit, apportait un peu de rires dans ces baraques tant habituées à la désolation.

Le nom de ce nouveau était Poyo, mais on l'appelait « Un œil » parce qu'il était borgne. Il rappelait fièrement que c'est son

ancien maître qui lui avait crevé l'œil gauche en guise de châtement pour s'être fait « marron ».

Marron. C'était ça son mot. Tout son fleuve pouvait se réduire à cette bouillonnante goutte. Sa tempête n'était en fait que ce terrible souffle.

Devenir « marron » c'était la grande destinée. Fuir la servitude, gravir les montagnes, s'envelopper de la forêt et de la nuit pour se soustraire de la vue du blanc et devenir l'ombre qu'il redoute. Les marrons fondaient leurs entraves pour en faire des piques. Leurs chuchotements étaient des anathèmes. Le hurlement de leurs lambis, des salves qui résonnaient dans la nuit et ébranlaient les plantations. Ils se cachaient quand on les cherchait et surgissaient lorsqu'on ne les attendait pas, pour envahir les plantations et libérer leurs frères et sœurs. A pied, à cheval, ils étaient des chevaliers qui semaient sur leur passage un grain nouveau : la liberté.

Dans les récits de Poyo, toute la magnificence des marrons se condensait en un seul homme : Makandal, leur chef. C'était justement de sa religieuse admiration pour ce chef que sortait son enthousiasme à raconter, son devoir d'auréoler ce centurion des montagnes qu'il n'avait même jamais vu. Il bricolait des bouts d'histoires, des commentaires qu'il glanait ça et là, et en obtenait une épopée.

Une oreille était particulièrement attentive à cet orateur qui parlait de marronnage, de liberté et parfois de la Plaine du Nord.

Un soir Pierre s'approcha de Poyo qui était accroupi dans un coin de la cabane comme en méditation.

- C'est vrai que tu t'es enfui une fois ? lui demanda Pierre en s'asseyant près de lui.

- Pas une fois. Trois fois, répondit fièrement l'autre. Et la quatrième fois, continua-t-il plus bas, n'est plus très loin.

Il sourit, puis considéra Pierre de son unique œil.

- Tu veux venir avec moi ?

Pierre ne répondit pas. Il fit circuler son regard dans ce petit espace éclairé par une lampe, où une quinzaine d'hommes

étaient entassés les uns à côté des autres, à même le sol pour la plupart. Papa Gaou, penché à côté de la lampe, un livre à la main, étaient avec Poyo et Pierre les seuls qui ne dormaient pas.

- Viens donc avec moi. Tu verras. Comme dit Makandal : « L'air que respire un marron lui appartient. » Cet air de canne à sucre que toi tu respirez appartient aux Blancs, et un jour, il finira par t'étouffer. Moi, je mourrai en homme libre.

- Mais, maintenant les Blancs punissent les marrons en les tuant.

Poyo se mit à rire, puis affirma :

- Les Blancs ont peur des marrons et surtout de Makandal. Dites seulement « Makandal » et ils trembleront tous, comme des feuilles. Même les soldats ont peur de Makandal. Qui ne serait pas terrifié par un homme immortel ? Un homme que les bals ne peuvent transpercer. Un homme envoyé par les dieux d'Afrique pour nous libérer.

- Tu le connais, Makandal ?

- Je l'ai vu une fois, mais seulement de dos. Il était à cheval. Mais je connais bien Teysselo, son second.

- Tu avais dit une fois que la cachette de Makandal était tout près de la Plaine du Nord.

- Chut ! Si les Blancs t'entendaient.

- C'est toi qui l'avais dit, murmura Pierre tout en lorgnant autour de lui comme s'il craignait effectivement que des Blancs l'entendent.

- Je l'ai dit. Mais toi, tu ne le répètes pas.

- Tu as déjà été à la Plaine du Nord ?

- Mais, bien sûr ! Je connais le Cap-Français. On traverse la Plaine du Nord pour aller au Cap-Français.

- Connais-tu des Blancs qui habitent cette plaine ?

La question parut surprendre Poyo qui se tourna vers Pierre avec une moue interrogatrice.

- Qu'ils habitent la Plaine du Nord ou ailleurs, ils sont pareils. Quoique... J'entends dire que là-bas, ils sont plus cruels. Et tu sais pourquoi ?

- Non, fit Pierre tout en hochant la tête.

- Parce que c'est là que se trouvent les plus grandes plantations. Plus ils ont des terres, plus ils sont méchants. Mais ils deviennent des moutons prêts à courir lorsqu'on leur parle de Makandal. Makandal ! *Bêêêê*..... Et ils disparaissent tous.

Poyo éclata de rire.

Pierre se leva et alla trouver Papa Gaou, tout en ayant soin de ne pas piétiner les corps endormis qui tapissaient le plancher.

Son vieil ami lisait. L'homme, qui le jour courbait le dos pour couper la canne, élevait l'esprit la nuit pour lire et méditer. Il lisait un livre écrit en arabe, qui contenait quelques légendes chères aux pays des califes et des caïds. Ce trésor, qu'il a lu des dizaines et des dizaines de fois, lui a été vendu en secret par un pacotilleur mulâtre qui lui-même l'avait obtenu d'un français qui a vécu quelque temps à Damas.

Le septuagénaire, originaire du royaume de Loango et de descendance monarchique, qui a eu dans son enfance comme protecteur un cheikh marocain, maîtrisait l'arabe, maniait des rudiments de mathématiques et bouillonnait de philosophie à force de vivre. Débarqué à Saint-Domingue comme esclave à trente ans, il apprivoisa l'alphabet français et l'histoire de l'Europe en apportant, avec entêtement, au jeune fils d'un ancien maître lors de ses leçons quotidiennes avec son précepteur, le lait, les bonbons, des cerises et même le chapeau.

Il inculqua son savoir à Pierre. Clandestinement. L'instruction était interdite aux esclaves. Il trouva dans son élève un esprit ouvert, trop rêveur parfois, mais vif et généreux.

Papa Gaou s'était arrangé pour se mettre près de la faible luminosité qu'offrait la lampe. L'âge n'avait entamé ni son esprit, ni ses yeux. Il lisait paisiblement. Il connaissait toutes ces histoires par cœur et même l'emplacement sur le papier de chaque mot. Mais à chaque fois, c'était un nouveau dialogue avec ce livre. Le prince parfois le plaisait, parfois le dégoûtait. Le génie de la lampe n'avait pas toujours le même panache. Le serpent n'avait pas toujours la même couleur. Les trésors, les palais, les mariages, les tapis volants, le ciel, le désert le surprenaient toujours. Ils

évoquaient à chaque fois en lui des pensées, des images, des révoltes nouvelles.

Pierre s'assit près de lui sans oser le déranger. Lui aussi a lu plusieurs fois ces récits.

Le visage ridé mais plein de sagesse se tourna enfin vers lui.

- Tu veux t'enfuir, pas vrai ? questionna le vieux de sa voix lente, grave et enveloppante.

- Je ne sais pas.

- Ton cœur le sait. Mais toi, tu ne sais pas si tu dois l'écouter.

Papa Gaou ferma son livre puis eut un léger sourire en regardant Pierre.

- Autrefois, tu me disais tout. Depuis la mort de ta mère, tu n'es plus le même. Tu es tourmenté. Au début, j'ai cru que c'était le chagrin. Mais je me suis rendu compte que c'était plus que ça. Tes yeux questionnent plus qu'ils ne pleurent.

- Oui, papa. Je veux m'enfuir.

- Avec « Un œil ».

- Peut-être.

- Il n'a pas toute sa tête.

Papa Gaou posa sa main écailleuse sur l'épaule du jeune homme.

- Il y a autre chose, pas vrai ? dit-il.

- Sœur Germaine, avant de mourir m'a dit qu'elle n'était pas ma mère, bredouilla Pierre.

- En es-tu sûr ?

- C'est ce qu'elle m'a dit.

- Tu as peut-être mal compris.

- C'est bien ce qu'elle m'a dit.

Pierre raconta au vieux Cangé ses derniers moments avec Sœur Germaine.

- Crois-moi mon fils, elle était bien ta mère. J'ai vu l'affection de cette femme pour toi. Je l'ai vue te protéger. Je l'ai vue te regarder. Tu étais tout pour elle. Tu ne viens peut-être pas de ses entrailles, mais tu as pénétré son cœur. Que signifie pour

nous, esclaves, les mots : mère, père, sœur, frère, conjoint, femme. J'ai vu des bébés enlevés des bras de leur mère pour être vendus. J'ai vu des femmes souillées par leur maître sous le regard de leur mari. J'ai vu des enfants qui ne savaient même pas ce que c'est qu'une mère ou un père. Laisse-moi te dire, nous sommes tous de la même famille. Ta mère, ce sont toutes ces braves femmes extirpées de notre mère commune : l'Afrique. Tes frères et sœurs, c'est nous tous qui partageons les coups de fouet, les brûlures du soleil, la ration de cassave à midi. N'enlève point de ta mémoire un seul des regards maternels de Sœur Germaine.

- Dans mon cœur, elle sera toujours ma mère. Je continuerai à l'aimer plus que tout. Mais elle est morte. Si elle m'a avoué ce secret, c'est justement pour que je puisse chercher à connaître toute la vérité sur moi.

- La vérité sur toi, c'est chaque seconde que tu respirez. Chaque regard que tu portes sur l'existence. Chacune de tes paroles. Chaque pensée. Chaque pas. Chaque peur. Elle n'est nulle part, qu'en toi.

Pierre eut un soupir. Il avait tant craint ce sublime désaccord. Quand cet ami, ce père le désavouait, rien n'était de son côté.

Le vieux sentit toute la pesée de ses paroles sur la conscience du jeune homme et voulut soudain le soulager.

- Mais tu sais, mon fils, dit-il, toute quête peut se justifier.

Pierre galvanisé par ce support inattendu prit aussitôt sa décision.

Le vieux en s'allongeant par terre, pour enfin reposer le corps et l'esprit, murmura avec un peu de tristesse dans la voix :

- Moi-même, j'ai connu une esclave que j'aimais beaucoup. Lorsque les maîtres nous ont séparés, elle était enceinte de moi. Tu vois, je ne sais même pas si j'ai un fils ou une fille. Si cet enfant est en vie aujourd'hui, il a treize ans.

Il s'arrêta rêveur, puis reprit avec une légère sévérité :

- Je dois t'avouer que je pensais que tu voulais devenir un « marron », un chevalier de la liberté. Tu m'as un peu déçu.

Il était minuit passé. Poyo marchait vite. Et derrière lui, marchant tout aussi vite, Pierre. C'était une nuit d'encre. La lune, comme prévu par les deux fugitifs, était absente. Ce qui rendait les étoiles particulièrement nombreuses et brillantes mais pas assez pour trahir ce rendez-vous avec la liberté. Les deux esclaves n'avaient pas encore laissé l'habitation Bouvier et se frayaient un chemin à travers le champ de canne à sucre qui, ce matin même, était l'objet de leur esclavage, et ce soir devint un complice pour gagner la liberté.

Cependant, la lune manquante et le champ cachottier qui au départ assuraient à cette fugue sa réussite, vont pourtant contribuer à la rendre compliquée. Perdus dans l'épaisseur de la nuit et de la végétation, les deux fuyards avançaient depuis quelque cinq minutes au gré de leurs jambes. Tous les repères qu'ils pensaient maîtriser étaient engloutis dans cette obscurité. Malgré tout, ils avançaient. A grands pas. Ils baignaient dans une lumière intérieure. Leur inquiétude se confondait à l'extase, et ils ne sauraient dire si les palpitations de leur cœur étaient dues à la peur ou à l'espérance.

Arrivés à la lisière du champ, les deux esclaves finirent par tomber du nuage. La lumière rougeâtre de la fenêtre de la chaumière qui venait de frapper leurs yeux, venait d'éteindre celle qui inondait leur âme. Ils venaient de trébucher dans le guêpier qu'il fallait éviter : le repère de Huet et de Gervier, les deux plus redoutables surveillants de Monsieur Bouvier. Ils entendaient distinctement le rire homérique de Gervier qui s'apparentait beaucoup plus au ricanement d'une hyène qu'à l'expression d'une joie humaine.

Le déchaînement des aboiements des trois chiens attachés à un poteau dans la cour alerta les deux surveillants qui saisirent aussitôt leur fusil, et sortirent. Les esclaves s'envolèrent en rebroussant chemin à travers le champ. Le premier coup de feu tomba sur eux comme un coup de tonnerre.

- Je n'ai pas peur ! vociféra Poyo tout en intensifiant sa course.

- Silence ! lui cria Pierre qui pouvait certainement le dépasser mais préférait rester derrière lui.

Les deux hommes déchiraient littéralement ce champ de canne à sucre. Ils se heurtèrent aux tiges. Trébuchèrent. Se blessèrent les pieds. Croyaient venir la mort à chaque coup de feu. Les aboiements hargneux des chiens qui guidaient les deux Blancs retentissaient de façon terrifiante dans la nuit.

La voix et les pas de ces derniers finirent par s'intensifier. La course et l'espoir des deux fugitifs s'amointrissaient.

Finalement, à bout de souffle, ils s'arrêtèrent et se laissèrent tomber sur le sol. Pendant un court instant, ils négligèrent leurs chasseurs. Ils haletaient avec rage. Poyo retira le piquant enfoncé profondément dans son talon. Pierre massait son genou fracassé lors d'une chute. Pourtant, ils ressentaient peu la douleur. Ils étaient seulement exténués. Vidés de tout, même de l'espoir. Poyo s'étendit de tout son long sur le dos, comme s'abandonnant aux mains de ses maîtres et bourreaux.

- Ne restons pas là, lui murmura Pierre en le tirant par la main. Ils approchent.

Effectivement, la voix de Huet commandant la meute leur parvenait clairement.

Poyo se leva brusquement comme tiré d'un mauvais rêve.

- Makandal ! fit-il. *Makandal pas jamais abandonner.*¹
En avant!

Les deux s'élançèrent à nouveau. Un coup de feu retentit. Poyo plongeait par terre. Pierre l'imita.

- Ne restons pas ! reprit Pierre en se levant aussitôt. Courrons ! Ils approchent.

Poyo ne répondit, ni ne bougea.

- Lève-toi !

Pierre s'agenouilla pour aider son ami à se relever.

¹ Makandal n'abandonne jamais.

- « Un œil » !

En l'empoignant, Pierre découvrit qu'il baignait dans son sang. Il a reçu un bisciaïen à la nuque.

Pierre tremblait.

- Tu es mort en homme libre, murmura-t-il.

Huet, Gervier et leurs chiens étaient tout près. Pierre courut aussi vite qu'il le pouvait et même plus. Il courait avec emportement. Il courait pour lui et pour Poyo. Il sentait sur lui le sang de son ami qui se mélangeait avec sa sueur. Cette sensation était tout. Il voyait plus clair dans l'obscurité. Ses jambes étaient celles de mille chevaux. Son être hurlait. Son cœur respirait déjà la liberté. Personne ne pouvait plus l'attraper.

CHAPITRE III

Il n'était pas encore dix heures du matin. Deux petits enfants, une fille et un garçon, prospectaient dans la montagne. On ne saurait dire exactement ce qu'ils cherchaient ou faisaient dans le bois. Armés de branches, ils remuaient la fange, s'arrêtaient pour observer, égratignaient l'écorce des arbres. Ils boudaient, commentaient, tourmentaient la faune avec des pierres et des cris. Ils étaient sales. Joyeux. Amusants autour d'un chêne. Méchants avec un lézard. Ils étaient des enfants qui s'amusaient.

Leur visage n'était ni blanc, ni noir. Des mulâtres. Le garçon avait peut-être sept ans, et sa petite sœur deux de moins.

Ils se croyaient maîtres absolus de ce bois jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une clairière où le corps d'un homme allongé par terre les effraya. La petite se cacha aussitôt derrière son grand frère. Ce dernier, pour dissimuler sa propre peur, eut un ricanement moqueur.

- Tu as peur, petite poule?
- Partons, suggéra-t-elle.
- Je vais voir.

Le garçon avança. Il avala sa salive en constatant que sa sœur ne le suivait pas. Le dos courbé, il avançait lentement, son bout de bois à la main, lorgnant de temps à autre derrière lui pour s'assurer du regard effaré de sa sœur. Ses petits pieds nus qui marquaient le sol humide perdaient de l'aplomb à chaque pas. Ne remarquant plus sa sœur, il failli s'enfuir, mais se ravisa quand il la vit cachée derrière un manguier. Arrivé près du corps, il hésita, puis finalement le piqua avec sa branchette. L'étranger sursauta et se mit aussitôt sur son séant. L'enfant, dont l'inconscience ne le préparait pas à une telle explosion, sauta en arrière et perdit son équilibre. Sa tête alla se fracasser contre un rocher.

La fillette s'enfuit.

Pierre rampa vers l'enfant qui pleurait. Il attrapa quelques feuilles mortes qui l'aidèrent à arrêter le sang qui s'échappait de derrière la tête du garçon. Celui-ci, le premier choc passé, arrêta de sangloter et s'abandonna, assis docilement, au soin du médecin fortuit.

- Ça te fait mal ? demanda Pierre.

- Non, répondit aussitôt l'orgueilleux petit homme.

Pierre alla tirer une liane qui grimpaït un abricotier pour pouvoir fixer le pansement.

- Es-tu un esclave ? demanda l'enfant.

- Non, s'empressa de répondre Pierre qui ne se fiait pas, malgré tout, à cet enfant aux yeux bruns, aux cheveux lisses et à la peau cuivrée.

- Tu ressembles à un esclave, persista l'autre.

- Que fais-tu seul ici ?

Le garçon jeta un coup d'œil rapide vers l'arbre où sa sœur, qu'il avait oubliée, s'était cachée.

- J'habite près d'ici.

- C'est où ici ?

- Mirebalais. Tu ne le sais pas ?

- Ton père est blanc ?

- Non ! Sa mère était une esclave. Mais il a sa maison et des terres comme les Blancs. Il n'est pas un esclave comme toi.

De plus en plus, aux yeux de Pierre, l'enfant devenait une menace pour sa jeune liberté. Il était plus sage de partir, mais il préféra savourer un peu plus cette présence humaine, chose dont il a été privé depuis deux jours.

Un homme et un adolescent, armés de machettes, se dressèrent soudain devant eux. C'était le père et le grand frère du gamin. L'homme qui était si déterminé à récupérer son fils recula lorsque, tenant fermement le bras de l'enfant, Pierre se mit debout et leva son visage. L'homme pâlit. Sa machette tremblait.

- Makandal ? Je vous en prie, laissez partir mon fils. Nous ne t'avons rien fait. Je ne suis qu'un pauvre fermier qui cultive lui-même ses terres. Nous ne sommes pas des Blancs.

Pierre, étonné du nom qu'on lui faisait porter, ne rectifia pas l'erreur qui lui a sans nul doute sauvé la vie. Il ne craignait plus pour la sécurité du garçon. Mais pour la sienne, il ramassa une grosse pierre. L'homme recula à nouveau tout en entraînant avec lui son aîné.

- Peut-être, tu ne te souviens pas de moi, poursuivit le mulâtre. C'est moi, il y a un an, qui t'avais donné, à toi et à tes hommes, la charrette sur la route de Limbé (*En réalité Makandal et ses hommes en détresse avaient volé sa charrette*). Si j'étais contre toi, j'aurais pu indiquer ton chemin à des soldats qui passaient.

Pierre, comme si l'homme l'avait convaincu, lâcha le bras de l'enfant qui courut aussitôt vers son père. Celui-ci constata avec appréhension mais silencieusement le bandeau ensanglanté. Pierre s'en alla.

Il dévala la pente qu'il avait péniblement gravie hier soir.

Il courait sans savoir où il allait. Néanmoins, il ne doutait nullement de sa direction. Il suivait les enseignements de Papa Gaou pour reconnaître le nord, et quand ceux-là ne suffisaient plus, il s'accommodait de l'instinct.

Il portait une chemise blanche et un pantalon bleu qu'il avait pris en traversant imprudemment une ferme. Tout lui appartenait. Il écorchait les cabris, égorgeait les volailles, grappillait. Tout ce qui se trouve sur son passage était à lui. Un

homme libre possède le monde. Sa liberté était une renaissance. Une joie. Un enfant qui apprenait à marcher. Toutefois, il abordait le tout avec une certaine sérénité qui n'était que l'empreinte indéfectible de Papa Gaou. Sa joie ne s'écartait jamais de la vigilance. Ses yeux, qui contemplaient, surveillaient. Il était bien libre mais n'avait aucun papier pour le prouver.

Pierre du haut de la colline repéra enfin une rivière. La soif l'accablait depuis ce matin. Il venait de passer deux jours de plus à zigzaguer, à gravir les mornes, à éviter les routes, à berner les regards inquisiteurs, à se demander pourquoi cet homme l'avait pris pour Makandal.

Approchant du cours d'eau salvateur et s'appêtant à s'y plonger, il s'arrêta, revint sur ses pas, rampa silencieusement vers un tertre pour mieux ajuster son regard derrière un rocher. Ces demi-tours lui étaient habituels et même nécessaires pour consolider sa fuite. Mais cette fois-ci, la retraite était d'une autre nature.

Une jeune femme d'une beauté divine baignait nue sur l'autre rive. Mais pour Pierre, c'était une déesse d'une rare beauté féminine. L'eau faisait miroiter le soleil sur sa peau noire ajoutant de la magie à ce corps déjà envoûtant. Le mouvement léger et synchrone de ses deux bras lui donnait l'aspect d'une créature ailée prête à s'envoler. Elle avait le crâne nu. Son front était proéminent. Ses yeux de jais pouvaient ensorceler les démons les plus rebelles. Des lèvres charnues accentuaient l'irrésistibilité qui auréolait cette beauté aussi raffinée que sauvage.

Elle n'avait pas vu Pierre, et ce dernier venait à peine de remarquer le cheval brun qui secouait la tête derrière sa cavalière. Tout à côté, sur un buisson, pendait un pagne en peau de bête, qui semblait être le seul vêtement de la jeune fille. Par terre, gisait un couteau dans son étui. Un fusil était appuyé contre le buisson.

Pierre ne pouvait comprendre ni décrire ce qui se passait en lui. Il voulait fuir ; il voulait contempler. Il avait peur ; il

aimait. Il était libre ; il vient de se faire captif. C'est un rêve ; elle est là. Il devait continuer sa route ; il ne pouvait aller plus loin.

L'immobilité parfaite qui soutenait son extase vacilla soudain à cause d'une légère contraction. Une fourmi venait de le mordre à la cuisse. Sa flamme vaporisa rapidement cette gouttelette. Il ne cessa de contempler. Un insecte ne peut combattre une déesse.

Une autre fourmi le mordit. Puis une autre. Encore une autre. C'était maintenant des milliers de fines mandibules infernales qui s'abattirent sur ses jambes, ses parties génitales, son dos, ses bras, son cou. Il se leva violemment. Se tapa autant qu'il pouvait. Couina pour ne pas hurler.

La terre était meuble. Elle s'était habituée à soutenir le rocher qui a servi de parapet à Pierre, mais elle ne pouvait plus soutenir cette subite agitation. Elle s'affaissa brusquement, entraînant dans le précipice tout ce qu'elle supportait. Pierre dégringola et échoua lamentablement sur la berge. Il perdit connaissance.

CHAPITRE IV

Lorsque Pierre ouvrit les yeux, c'était déjà presque la tombée de la nuit. Il était allongé par terre, en plein air, sous un sapotier. A sa tête et à sa jambe gauche blessées étaient appliqués des bouts de tissus. Son genou et ses deux bras fracturés qui lui faisaient atrocement mal, semblaient n'avoir profité d'aucun soin. Son vain effort pour se mettre debout attira l'attention de trois gamins nus qui l'entourèrent aussitôt. Cinq tentes construites avec des palmes s'élevaient autour de lui. Plus loin une quinzaine d'hommes entourant un feu riaient de bon cœur. D'autres, éparpillés dans ce camp, acéraient leur machette, fourbissaient leur mousquet, marchaient, bavardaient, mangeaient, fumaient. Celui qui était assis sur un fût d'arbre, un peu derrière Pierre, et qui était chargé de surveiller le captif, somnolait sur sa machette plantée au sol. Un des enfants alla le secouer :

- Il est réveillé, il est réveillé.

- Hein ! fit l'homme l'air hébété.

Il se frotta les yeux puis siffla vers les hommes réunis autour du feu.

Pierre ne réussit qu'à s'appuyer sur l'arbre. Ses efforts et grimaces provoquèrent les rires des enfants dont le nombre avait grossi d'une petite fille.

- C'est l'un des zombis de Makandal, dit la petite fille.

Un colosse suivi d'une dizaine d'hommes écarta les enfants pour se tenir droit devant le blessé. Son torse nu rendait menaçants ses pectoraux saillants. A la ceinture de son long pantalon pendait une machette. Sa taille était herculéenne. Son regard indescriptible jetait du sang et des flammes.

- Qui es-tu ? demanda-t-il à Pierre d'une voix aussi effrayante que son visage.

Tout en posant sa question, il saisit la poignée de sa machette pour signifier qu'il ne supporterait nullement une mauvaise réponse.

- Qu'est-ce que tu faisais dans les parages, questionna-t-il à nouveau sans donner à l'autre le temps de répondre à la première question.

- Je m'appelle Pierre. Je voulais me rendre à la Plaine du Nord.

Sachant qu'il était dans un repaire de marrons, il crut bon d'ajouter :

- Je me suis enfui de la plantation où j'étais à la Croix-des-Bouquets. Je suis un marron.

Les hommes se regardèrent entre eux.

- Pourquoi voulais-tu te rendre à la Plaine du Nord ?

Pierre hésita. Sa « quête », comme l'avait appelée le vieux Cangé, aurait-elle un sens dans ces oreilles habituées aux pétarades des fusils, aux crépitements des plantations incendiées, aux gémissements des femmes de planteurs égorgés ? Sa « quête » avait-elle un sens tout court ?

- Je voulais rejoindre les hommes de Makandal, mentit Pierre. C'est un ami qui m'a dit que c'est là sa... C'est Poyo qui me l'a dit.

Après avoir prononcé le nom de son ami décédé, Pierre scruta chaque visage à la recherche d'une réaction. Apparemment, ce nom n'invoquait rien.

- Sais-tu te battre ?

Pierre se souvint d'une phrase de Papa Gaou et la lança machinalement :

- Tout homme est un combattant.

Sa réponse semblait plaire. Un autre homme s'adressa au colosse :

- Tu vois Mayombe ? Il ne ressemble pas seulement à Makandal ; il parle aussi comme lui.

- Qu'on lui apporte à boire et à manger ! ordonna Mayombe.

Pierre passa la nuit sous son sapotier. La plupart des hommes du camp dormirent à la belle étoile tandis que certains faisaient le guet.

Le lendemain, Pierre fut réveillé par la petite fille qui lui apporta une mangue. Une sage-femme vint ensuite inspecter et soigner ses blessures. Après un laborieux massage, elle l'aida à se mettre debout. Pierre boitilla tout seul autour de lui, un peu gêné par les regards autant curieux que vigilants. Il y avait plus de tentes qu'il n'avait vues la veille. Les visages étaient radieux. On le saluait chaleureusement. C'était pour la première fois qu'il ne ressentait aucune crainte face à des hommes armés.

Soudain, il s'arrêta et une grande joie l'envahit. Sa pénible promenade ne pouvait espérer meilleure récompense. Ses yeux tombèrent sur le plus beau cheval du monde. Le cheval brun. Il distinguerait ce splendide destrier parmi des milliers. Il le regardait brouter près d'une tente où la fille finit par en sortir.

Il n'y avait pas plus belle image que de voir cette créature céleste marcher gracieusement vers son cheval. On aurait dit que le sol accueillait révérencieusement chacun de ses pas. N'étaient couverts par des peaux de chèvres que ses seins et sa hanche. Son couteau balançait à sa ceinture. Son mousquet en bandoulière. Pierre, le cœur en feu, avança doucement vers elle. Quand elle tourna la tête vers lui, il changea brusquement sa direction. Il marcha vers les bois. Il ne comprenait pas son geste. Il en avait honte.

Après quelques pas bancals qu'il maudissait intérieurement, il prit le risque de tourner la tête. Elle souriait. Ce n'était plus un sourire, mais un rayon de soleil. Pierre pouvait mourir en ce moment et ça aurait été merveilleux. Il s'approcha de la fille.

Elle souriait toujours. Sa main gauche caressait délicieusement la crinière du cheval.

- C'est moi qui t'ai amené ici sur mon cheval. On m'a dit que tu t'appelles Pierre.

Il se rendit compte pour la première fois à quel point son nom était charmant à entendre.

- Oui, je m'appelle Pierre. Pierre La... Lafleur ! dit-il nerveusement.

- Pierre *Lalafleur*, tu as l'air idiot.

- Non, je ne suis pas idiot.

- Mais bien sûr. Et tu vas te faire tuer ici.

En disait cela, son sourire s'évapora pour faire place à un air sérieux tout aussi séduisant. Pierre remarqua une cicatrice sur son crâne dégarni. Un grain de poussière sur un diamant.

- Tu sais monter à cheval ? demanda-t-elle.

- Non.

- Tu sais tirer ?

- Non.

- Que sais-tu faire ?

Pierre était déjà gêné. Là, il devint affolé.

- Je sais... Eh bien... Je sais...

Il se tapa soudainement le bras pour écraser un moustique qui venait de le piquer. Il fut déçu lorsqu'il regarda sa main pour constater que l'insecte s'était envolé.

- Tu vois ? Tu ne peux même pas tuer un moustique.

Elle éclata de rire.

- Les autres disent que tu ressembles à Makandal. Moi je ne trouve pas. Lui, c'est un homme. Il est fort.

Pierre, mécontent de cette remarque, voyait de plus en plus sa déesse se métamorphoser en guêpe.

- Je suis moi aussi fort. J'ai marché depuis la Plaine du Cul-de-Sac pour arriver jusqu'ici.

- Combien d'hommes tu as tué sur ton passage ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Elle monta sur son cheval et fit trotter l'animal de façon qu'il écartât Pierre de son chemin. Celui-ci en reculant tomba sur son postérieur. Resté figer dans cette position assise, il la contemplait tandis qu'elle chevauchait vers les bois. Déesse ou guêpe, cette marronne avait conquis le cœur d'un homme.

Soudain, elle se retourna. Il était difficile de dire, de la fille ou du cheval, lequel était plus majestueux dans cette virevolte.

Elle avait encore ce sourire espiègle.

- Tu ne me suis pas ? Je vais te montrer comment tuer les moustiques.

Pierre bondit comme si son corps meurtri n'existait plus. Il aurait volé si une main ne l'avait pas retenu au collet. C'était un des hommes du camp qui rôdait un peu autour d'eux et auquel il n'avait prêté aucune attention. Il le retenait, puis lui chuchota :

- Prends garde si tu ne veux pas avoir la tête coupée. Assam n'est pas à toi.

Lorsqu'il vit le cheval filer, Pierre se débarrassa de l'homme et courut aussi vite que lui permettait son genou fracturé. Même avec les deux jambes coupées, il aurait suivi cette fille jusqu'au bout du monde.

Assam était devenue son nouveau mentor tout comme Papa Gaou l'a été. Un guide de soixante onze ans était remplacé par un autre qui en avait dix-sept. L'un l'a initié à la philosophie, l'autre lui enseignait la folie. L'un lui a montré comment vivre, l'autre comment tuer. L'un lui a appris à se battre avec l'esprit, l'autre avec le corps. L'un complétait l'autre. Cependant, étant libre, il passait beaucoup plus de temps avec ce nouveau guide. En peu de temps, Pierre savait manier un fusil, préparer des poisons, monter à cheval, se camoufler dans les bois.

Il sut aussi que dans le camp était cachée une quantité importante d'armes et de munitions volées, un mois avant sa

venue, à un convoi militaire qui se rendait à Port-au-Prince. Makandal qui avait préparé cette attaque avait laissé à Mayombe, son homme de confiance, le soin de l'exécuter. Il projetait d'augmenter ses hommes et ses armes, et de passer de l'invasion des plantations à celle des villes.

Chaque jour dans le camp, on espérait la visite imminente de ce grand chef. Mais seulement son lieutenant Teysselo vint un soir pour ensuite repartir à l'aube.

Pierre prenait particulièrement plaisir à participer aux cérémonies religieuses en l'honneur des loas d'Afrique, qu'on organisait certains soirs, et que présidait toujours Assam qui portait le titre de *mambo*. Il était enivré par cette déesse, par la liberté, la danse, le son des tambours, le tafia. Il portait fièrement sa nouvelle machette qui lui rappelait sans cesse que tous ses frères méritent cette vie.

Pierre et Assam longeaient la rivière à pied lorsqu'un lointain mais inquiétant bourdonnement se changea rapidement en une infernale cavalcade. Assam, dont l'oreille et l'instinct défensif étaient beaucoup plus exercés, contraint rapidement son compagnon à s'abriter comme elle derrière le premier fourré venu. Une trentaine de soldats français filaient sur l'autre rive. On aurait pu dire qu'ils étaient des milliers. Leur terrible chevauchée faisait fuir les oiseaux. Les trépignements sourds des sabots, les cliquetis des métaux, les cris de ses hommes produisaient un vacarme menaçant. Après quelques instants, ce coup de tonnerre ne laissa derrière lui qu'un roulement qui finit par s'éteindre et les regards anxieux des deux marrons.

La peur de la guerrière devint vite courage.

- Assam ! Où vas-tu ?

A la poursuite des soldats, elle déchirait déjà la rivière pour atteindre l'autre rive.

- Tu as perdu l'esprit ? s'écria Pierre contraint de la suivre. Nous ne sommes que deux. Tu n'as même pas ton fusil.

- Ce que tu peux être idiot! Je veux juste savoir où ils vont.

Arrivée sur l'autre rive, elle s'arrêta pour sonder du regard les traces laissées par les chevaux. Elle bouda puis démarra à nouveau. Pierre la suivit. Négligeant ses jambes courtes, elle courut comme à la poursuite d'un éclair. Le sol humide trahissant le chemin des soldats favorisait grandement cette chasse.

- Tu n'es pas obligé de me suivre, lança Assam par-dessus l'épaule.

- Qui va veiller sur toi ?

Elle ricana.

- Ici le bébé, c'est toi, dit-elle.

- Il y a peut-être des couleuvres dans ces bois.

Elle s'arrêta brusquement et fit semblant d'inspecter le sol. Elle fonça énergiquement sur Pierre qu'elle envoya aussitôt par terre. La tigresse était sur lui, le chevauchant et pressant son cou. L'évocation de sa phobie des couleuvres par cet *idiot* devenait de plus en plus insupportable. Et celui-ci la brandissait inmanquablement, comme une sorte de panacée, à chaque fois qu'elle prenait de grands airs. Pierre aurait pu facilement se défaire de cette prise. Mais les mains qui pressaient son cou étaient si douces, ce corps qui le piégeait si moelleux, ces yeux en furie si tendres. Toutefois ne pouvant plus respirer, il se mit à la chatouiller.

- Arrête, arrête, gloussa-t-elle.

Pierre la repoussa sur le côté et finit par être, à son tour, au-dessus d'elle. Elle se débattait. Il se laissait faire par moments. Ils roulaient par terre, allègres comme deux enfants.

Ces luttes puérides leur étaient devenues coutumières. C'était peut-être un peu la façon pour ces deux esprits contraires qui s'attiraient de faire discrètement l'amour.

Soudain, un coup de feu retentit. Assam et Pierre se mirent aussitôt à plat ventre. Puis, c'était l'écho de quelques rires lointains.

Si Pierre ne détachait pas ses yeux d'Assam, celle-ci, quant à elle, regardait le haut de la colline. Elle se leva et se mit à la gravir.

- Partons, fit Pierre toujours couché.

- Le tir vient de la rivière en bas. Nous ne risquons rien.

Ils atteignirent ensemble le sommet de cette petite colline où ils dominaient admirablement une vallée coupée en deux par la Grande Rivière du Nord. L'ahurissement fut à son comble. Assam porta la main à la bouche pour ne pas crier. Pierre eut la chair de poule ; il n'a jamais vu autant de Blancs de toute sa vie. La plupart étaient dans leurs uniformes bleus, certains restaient torsés nus. Leur cinquantaine de tentes s'étendaient sur une large superficie de la vallée et leurs activités, va-et-vient et chevaux occupaient une part encore plus grande. Il y avait de la fumée un peu partout à cause des marmites sur le feu. Un petit groupe en uniforme et armé traversait le campement. C'était sans nul doute les cavaliers qu'avaient vus Pierre et Assam.

Les deux marrons allèrent aussitôt avertir les autres. La nouvelle se répandit et fut accueillie avec angoisse. Pierre, mieux habile avec les chiffres, estima le nombre des Blancs à près de trois cents. Eux-mêmes n'étaient qu'une centaine dont quelques femmes et enfants. Mayombe était absent. Mais à son retour à la tombée de la nuit, les décisions furent prises. Personne ne devait quitter le camp. Plus de feu la nuit. Plus de chants. Plus de danses. Un émissaire fut aussitôt envoyé auprès de Makandal. Seul ce dernier pouvait décider de l'envoi d'hommes supplémentaires ou de l'abandon de cette cachette.

La vie dans de le camp n'était plus la même. L'eau et la nourriture commençaient à manquer. Les enfants ne jouaient plus ; ils pleuraient. C'est dans ces moments que le marron prenait conscience de la fragilité de sa condition. C'est pour ces moments qu'il valait la peine d'être marron. A côté des interdictions formelles prescrites par Mayombe, une autre s'était imposée d'elle-même: celle d'avoir peur. Le marron ne se considérait pas comme un fugitif. Au contraire, son état impliquait l'affrontement. Il défiait le Blanc, ses lois, sa société, sa vision de l'humanité.

Avoir peur c'était renoncer à sa fugue initiale, la pervertir. Néanmoins, la peur, comme le diable déguisé en bonne fée, planait clandestinement dans le campement sous la forme d'une noble espérance qui se lisait dans tous les regards : « Si Makandal pouvait venir ».

Pierre, comme les autres, retenait ses appréhensions. Il craignait pour Assam, si belle et si frêle à ses yeux. Il s'inquiétait aussi pour Akoua, la petite fille qui lui avait apporté la mangue sous le sapotier et qui était devenue sa bonne amie. Son tendre cœur lui soumettait une logique qu'il savait sage mais inacceptable pour les autres : se retirer discrètement. Pourquoi risquer inutilement la vie de ces femmes et enfants ? Ses frères étaient peut-être plus hardis, mais les soldats étaient plus nombreux. Malgré ses réflexions, il n'était pas moins décidé à se battre. On lui confia enfin son propre fusil.

Quatre jours plus tard, il était à peine minuit, alors même qu'un certain soupçon du départ des français apportait un peu de calme dans les esprits, un coup de feu puis le cri effroyable d'un des sentinelles fendirent la nuit en mille morceaux. Aussitôt, les lambis résonnèrent un peu partout autour et dans le camp. C'était les autres guetteurs. Les coups de feu se succédèrent. Les marrons étaient à peine réveillés, avaient à peine pris leurs armes, sortaient à peine des tentes qu'ils succombaient sous les balles. Des torches enflammées pleuvaient sur les tentes qui à leur tour devenaient des flambeaux épouvantables qui vomissaient des hommes, des femmes, des enfants tout juste échappés d'un bref sommeil. Le camp n'était plus qu'un énorme brasier où se mélangeaient cri d'effroi et hennissements de chevaux, où s'affrontaient la machette et le sabre.

Les trois sentinelles perchées aux arbres eurent la primeur d'abattre ces cavaliers venus de nulle part. L'un se fait vite cueillir par un franc tireur français. Les deux autres, à l'épuisement de leurs munitions et pour ne point rester à l'écart de la mêlée, plongèrent en bas. Le jeune et brave Kouto-Filé (Couteau aiguisé), l'un de ces sentinelles, se jeta sur un cavalier qui était en pleine course et qui eu instantanément la gorge tranchée par une lame

aussi aiguisée que le bras qui le tenait. Quelques cadavres de Blancs gisant dans leur sang enhardissaient les marrons qui écartaient de leurs regards le trépas de leurs propres femmes, enfants et amis. On les voyait sauter sur les cavaliers, s'engager dans des duels, monter un cheval égaré dans la bataille. Leurs cris d'alarme étaient devenus des cris de guerre. Pierre se distinguait admirablement et à la surprise de tous. Kouto-Filé en le voyant se défaire avec facilité d'un soldat avec sa machette, sauta sur un cheval et sillonnait avec furie le camp en s'époumonant :

- Pierre, c'est Makandal ! Makandal est avec nous !

Il aurait crié encore plus fort si une balle en pleine tête ne l'avait pas arrêté. Et quoique mort, sa voix résonnait encore dans les esprits et gonflait les bras des marrons qui avaient de moins en moins peur.

Une petite fille affolée traversa en courant cet enfer de bruit, de fumée et de sang pour se réfugier sous une tente isolée, miraculeusement épargnée par les flammes. Deux regards la suivirent jusqu'à cet asile. Celui de Pierre et celui d'un grenadier. Ce dernier plus proche pénétra sous la tente.

- Où vas-tu, petite souris ?

L'enfant épouvantée sentit à peine son urine ruisselée sur ses jambes tremblantes. L'homme brandit son sabre, insensible face à la terreur qui se dégageait de tant d'innocence. Cependant, ce geste fut son dernier. Il s'écroula, une pique plantée au dos. Akoua courut aussitôt dans les bras de Pierre. Presque aussitôt, Mayombe entaillé légèrement à l'épaule gauche et au front pénétra sous la tente suivi d'Assam. La petite fille alla vers le colosse qui était en fait son père.

- Papa ! fit-elle en pleurant.

Des muscles énormes la couvrirent d'affection.

Pierre ne l'avait jamais su. Il était loin de se douter que tant de fragilité et de beauté pouvaient provenir de tant de forces menaçantes.

- Tu as été formidable, dit Assam à Pierre. Tu as été si brave. Tu es un marron.

Elle prit affectueusement la main du jeune homme et la baisa plusieurs fois.

- Sauve-toi avec elle.

Distrait par la tendresse d'Assam, Pierre n'avait pas vu Mayombe s'approcher et lui tendre l'enfant.

- Sauve-toi avec elle, répéta Mayombe qui n'avait plus son regard de chef redoutable mais celui d'un père soucieux. Elle est tout ce que j'ai.

Pierre, juste pour ne pas s'opposer à son chef, prit la petite qu'on lui tendait tout en risquant de défendre cette bravoure qu'il a démontrée ce soir.

- Je ne veux pas m'enfuir. Je ne suis pas un lâche.

- Tu ne t'enfuis pas, cria aussitôt Mayombe. Tu obéis à un ordre. D'autres batailles t'attendent. Moi-même, je ne peux laisser mes hommes.

- Emprunte le ravin tout à côté, renchérit Assam, et cours avec elle aussi vite que tu peux.

- Pars et prends soin d'elle, dit le chef.

Voyant que le jeune homme indécis ne répondait pas, il insista :

- Promets-moi que tu vas veiller sur elle. Promets-le-moi !

- Je te le promets, chef.

Mayombe sortit prudemment de la tente, puis cria à Pierre.

- Tu peux sortir.

Pierre s'engouffra avec l'enfant dans la forêt, tiraillé entre la satisfaction de sauver une vie innocente et l'affliction causée par sa séparation avec Assam. Lorsqu'il fut tellement loin et que l'orage de la bataille se tut, il perdit tout espoir de la revoir un jour.

CHAPITRE V

Au moment où la fureur des marrons l'emportait sur le nombre de leurs adversaires, où certains de ces derniers envisageaient même la fuite, un autre escadron déferla brutalement sur leur insolente résistance. Tout espoir de victoire devenait folie. La mort et la captivité, inéluctables. La dispersion, un luxe. En peu de temps, les coups de feu, les cris d'agonie, le choc des métaux cessèrent.

- Rassemblez les prisonniers ici, ordonna un chef d'escadron. On va les brûler vif. Ça économisera nos munitions, ricana-t-il.

Tandis que les soldats blessés recevaient les premiers soins de leurs camarades plus fortunés, vingt-trois hommes, femmes et enfants, effarés, meurtris, mourant, enlacés ensemble, les résidus de cette résistance, furent conduits au milieu du camp, poussés et entourés par des vainqueurs avides de spectacles. Un énorme brasier les attendait déjà. On allait les y conduire si l'arrivée d'un officier supérieur n'avait pas tenu les soldats en respect.

Le jeune officier qui venait savourer sa victoire chevauchait lentement et impérialement vers l'attroupement, suivi par un caporal et un aide de camp. Tous les regards étaient rivés sur lui. Par moments, il reniflait discrètement, un peu gêné par la fumée éparsée. Sans bouger la tête, il scrutait les nombreux cadavres jonchant le sol. Lorsqu'il arriva près de ses hommes, il descendit énergiquement de son cheval. Le chef d'escadron Bisson vint l'accueillir.

- Tout va bien, colonel. Nous avons tué Mayombe. Nous sommes en train de rechercher les armes.

- Combien de morts ?

- Près d'une trentaine.

- C'est beaucoup.

- Ces vermines étaient assez armées.

Deux soldats tirèrent péniblement vers les pieds du colonel un imposant cadavre.

- Le voici, ce gros porc de Mayombe, ricana le chef d'escadron.

- Est-ce bien lui ? questionna le colonel.

- Je le confirme. De toute façon, il n'y a pas deux monstres comme cela à Saint-Domingue.

Les soldats s'esclaffèrent. Le colonel Joseph Baudelaire eut un léger sourire. Il avait à ses pieds une excellente prise. Ce corps ensanglanté, déchiqueté par la rage des baïonnettes, valait quelques honneurs et peut-être des galons. Son attention s'attarda enfin vers la misérable compagnie. Ces prisonniers étaient debout, liés, collés les uns aux autres par des cordes et des chaînes qui attachaient leurs mains et leurs pieds.

- Nous allons justement nous défaire de ces vermines, affirma Bisson qui suivait le regard de son chef.

- Pardon, commandant ?

- Nous allons les brûler.

- Nous allons les amener.

- Ce sont des marrons, mon colonel. Ils doivent être mis à mort.

Le colonel considéra d'un œil hautain le rouquin moustachu qui était peut-être quinze ans plus âgé que lui.

- Ne vous est-il pas venu à l'esprit, commandant, que ces rebelles pouvaient nous donner des renseignements qui pourront nous conduire à Makandal.

Le subalterne qui supportait mal l'autorité du jeune homme avala nerveusement sa salive et fit valoir son opinion au détriment du grade.

- Il est clairement prescrit, colonel, que les marrons doivent être tués.

- C'était un ordre, commandant Bisson !

- Bien sûr... Si vous me permettez, je vais continuer avec les inspections.

- Faites donc.

Le chef d'escadron se retira.

C'est à cet instant qu'un visage figea les yeux gris du colonel. Il aurait remarqué ce visage parmi des millions d'autres. C'était une beauté lumineuse qui rendait terne et insignifiant tout ce qui gravitait autour d'elle. Qui inspirait la volupté. Qui emprisonnait sans pitié un cœur. Qui tourmentait les sens. Une féminité inconnue de l'officier irradiait de cette prisonnière presque nue, au regard plein de haine, à la bouche prête à mordre. Elle était tigresse. Elle était ange. Son crâne rasé effleurait à peine sa magnificence pour la rendre encore plus bouleversante. Le colonel Baudelaire rougit. Assam la regardait. Il bouillonnait d'adoration. Elle bouillonnait de rage. Ses mains étaient solidement ligotées par une corde, et des chaînes aux pieds l'unissaient au groupe.

Il s'approcha d'elle. Il doutait. La nuit peut-être le trompait.

Oubliant ce sinistre champ de bataille encore fumant, ces êtres lugubres fondus les uns aux autres et ces soldats sous ses ordres qui l'observaient, il allait délicatement effleurer le visage de cette troublante créature qui le foudroyait des yeux.

- Colonel ! Colonel ! Colonel ! accourut un jeune soldat emporté par une intense exultation.

Il glissa. Son tricorne tomba. Il continuait de plus belle.

- Colonel ! Colonel !

A peine revenu à lui, l'officier lui demanda d'une voix colérique :

- Qui a-t-il ?

- Nous avons retrouvé les armes.

En effet, la majeure partie de l'importante cargaison de fusils, de pistolets, de poudre, usurpés par les rebelles, furent retrouvés enfouis sous terre.

La victoire de la troupe française était belle et complète. Le colonel, après avoir supervisé l'inventaire des armes et crié ses ordres, monta sur son cheval. Puis, avant de partir, il lança presque solennellement au chef d'escadron Bisson :

- Quant aux esclaves, nous allons les amener avec nous au Cap-Français. Ils seront jugés et ils mourront sur la place publique, aux yeux de tous, afin que leur sort serve d'exemple.

La bonne nouvelle qui précéda l'arrivée du régiment au Cap-Français valut au jeune officier Joseph Baudelaire une courtoise invitation à la somptueuse résidence privée, située à la Rue des Vierges, du lieutenant-général Philippe-François Bart, second commandant de l'armée coloniale après le gouverneur-général de Saint-Domingue, le marquis Joseph-Hyacinthe Rigaud de Vaudreuil.

Le général reçut le jeune militaire dans sa grande cour arrière.

C'était un beau matin. La verdure, les couleurs étaient éclatantes. Les papillons et les colibris affichaient une certaine complicité dans leurs va-et-vient. Une odeur fraîche, végétale embaumait cette cour jonchée d'un gazon bien entretenu et de fleurs multicolores artistement arrangées. Le colonel qui visitait

cette maison pour la première fois, était loin de s'imaginer que ce quinquagénaire, qui avance vers la soixantaine, connu pour sa rigueur et sa brutalité, vivait dans un cadre aussi enchanteur. Le général, encore en robe de chambre, jouait avec son chien sur ses genoux, lorsqu'il invita son hôte à s'asseoir en face de lui.

- Savez-vous, colonel, que je suis votre carrière depuis fort longtemps, et sans vouloir amoindrir vos mérites personnels, je vous dirai même que j'en suis un des artisans. Ce n'est pas un hasard si vous êtes monté aussi formidablement en grade. Peu de bourgeois occupent votre poste dans l'armée. Mais, j'ai reconnu en vous une valeur. Et aujourd'hui, vous renforcez cette admiration que j'avais à votre égard. Je vous ai demandé de retrouver ces armes, vous l'avez fait, et en prime, vous me rapportez la tête de Mayombe. Ça fait tellement longtemps que nous recherchons ce bandit.

- Je me sens plus qu'honorer par vos remarques, mon général.

- Je vais vous dire quelque chose que je ne vous ai jamais dit et que je n'ai jamais dit à aucun de mes officiers, ni à personne d'ailleurs.

Il regarda le jeune homme droit dans les yeux et lui murmura avec une certaine amertume :

- Vous êtes le fils que j'aurais dû avoir. Un fils dévoué à la France et à son roi. Un fils courageux, prêt à défendre la patrie, l'honneur et la justice.

Le petit chien sauta de ses genoux et disparut derrière une haie.

- Vous savez que j'ai un fils, pas vrai, colonel ?

- Non, pas du tout, mon général.

- Il a à peu près votre âge.

Une grimace dédaigneuse se dessina sur le visage du général Bart.

- Il est comédien. Il sillonne peut-être en ce moment la France, lui et sa troupe de crétins, à faire rire les bourgeois, les paysans sur les places publiques, à déclamer des vers pour des va-

nu-pieds et des filles de joie dans des cabarets infectes. Une vraie honte pour ma famille si illustre en Europe.

Il contempla à nouveau le jeune Baudelaire qui rougissait devant cette admiration inattendue.

- J'envie votre père... Franchement... A propos, comment va-t-il, lui et madame votre mère ?

- Je ne les ai pas encore vus. Mais aux dernières nouvelles, ils allaient bien.

- J'avais oublié que je ne vous ai pas donné le temps d'aller les voir, ni même de vous reposer. Excusez-moi, colonel. Cependant, je vous ai fait appeler pour discuter de choses sérieuses.

Il renifla, puis reprit :

- Le gouverneur, il n'y a pas longtemps, avait produit une requête auprès du comte d'Argenson, le secrétaire d'État de la Guerre, afin d'obtenir des hommes et des armes pour en finir définitivement avec les actes barbares du brigand Makandal. Mais comme vous le savez, la France est en guerre avec la Grande-Bretagne. Il y a de grands besoins en Nouvelle-France. Cette demande que je soutenais n'a donc pas été agréée. Par contre, ces habiles stratèges de la Métropole, qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, nous ont suggéré de constituer une maréchaussée qui pourrait être commandée par des officiers français ou des mulâtres et composée en majeure partie par des Noirs libres.

Le général se leva subitement de sa chaise avec cet agacement qui lui était si coutumier et auquel Baudelaire était plus habitué. Il fit quelques pas et tout en donnant le dos à son interlocuteur, il poursuivait :

- Des Noirs ! Vous entendez ? (Il leva en l'air ses deux bras) Armer des nègres pour combattre d'autres. Voici l'idée la plus stupide que j'ai jamais entendue. Et c'est à cette tâche que s'attèle déjà notre cher marquis de Vaudreuil.

Se tournant vers le colonel, il ajouta :

- C'est pour cela, que j'ai besoin de vous. C'est à l'armée régulière de rétablir l'ordre à Saint-Domingue si l'on ne veut pas que le chaos s'y installe.

Il s'approcha du jeune homme et posa énergiquement sa main sur son épaule.

- Vous êtes dès aujourd'hui chargé de pourchasser Makandal. Ce sera votre unique tâche. Je vous fournirai tout ce dont vous aurez besoin. Toute l'autorité. Tous les moyens nécessaires. Tout ! Vous n'aurez de comptes à rendre qu'à moi, et à moi seul.

- Et le gouverneur ?

- Ne faites pas attention au gouverneur. Le gouverneur dirige l'île ; le général dirige l'armée. Je veux la tête de ce bandit qu'on prétend être immortel et qu'on appelle le Messie noir. C'est avec son sang que je veux éteindre les flammes qu'il propage dans les plantations.

- Vous pouvez compter sur moi, mon général. Il aura le même sort que Mayombe.

Baudelaire se leva pour suivre son chef qui marchait maintenant vers la maison.

- Je l'espère. Vous seriez celui qui aurait rétabli la paix, la justice et une nouvelle ère de prospérité à Saint-Domingue. Et à ce moment-là, j'ouvrirai toutes les portes pour vous, même celles de Versailles où j'ai de puissants amis.

A cet instant, du balcon, sortit une radieuse et ravissante demoiselle. Les rayons dorés du soleil qui s'associaient à sa blancheur la faisaient miroiter. Elle avait au visage une insouciance et une beauté qui la rendaient si pure, si naturelle, si légère, si femme. C'était une fleur qui s'épanouissait soudain en ce beau matin. Elle regardait en bas et offrait son profil aux deux messieurs qu'elle n'avait pas encore remarqués. Elle caressa, jeta en arrière sa chevelure ambrée. C'est à ce moment-là qu'elle aperçut les deux hommes dans le jardin. Elle sourit délicieusement et salua de la main le général qui fit de même. Elle allait détourner la tête pour reprendre sa contemplation, mais elle se ravisa. La vue

du colonel la troubla. Elle resta un instant stupéfaite. Avec une gêne apparente, elle recula et entra rapidement dans sa chambre.

- Une bien étrange fille! fit Bart. C'est ma filleule. Elle est à Saint-Domingue depuis un mois. Elle prétend connaître votre famille.

- Pourtant, c'est la première fois que je la vois.

- Elle est jolie, n'est-ce pas ?

- Si vous me permettez, mon général, je dirai même que c'est un ange. On a rarement l'occasion de contempler une aussi charmante demoiselle.

Le général se mit à rire.

- Elle est célibataire comme vous. Je vous la présenterai au bal qui se tiendra dimanche au palais du gouverneur. J'espère que vous êtes aussi galant homme qu'excellent militaire.

Le général s'arrêta pour arroser ses jeunes frangipaniens.

- Vous savez, cette île est un véritable trésor pour la France. C'est dommage que de pitoyables fonctionnaires malhonnêtes, qui ne savent rien de ce qui se passe ici, veuillent l'assujettir pour satisfaire leurs propres intérêts. Le système de l'exclusif en est la preuve bien grande. Des planteurs comme votre père sont les vrais français. Ils créent la richesse. C'est pour cela qu'il faut que vous teniez ferme votre sabre, pour les protéger de l'avidité des politiciens et de la sauvagerie des nègres.

Le général abandonna son arrosage pour accueillir affectueusement dans ses bras son chien qui courait à perdre haleine vers lui.

- Puis-je solliciter une faveur? dit soudainement le colonel Baudelaire.

- Bien sûr.

- J'aimerais garder pour mon propre service un des esclaves capturés.

- Mais vous savez qu'ils doivent être exécutés.

- Je crois que celui-ci est inoffensif.

- Dans ce cas, faites comme vous voulez, colonel.

Le colonel rentra chez lui assez tard dans la soirée, vers huit heures. Il possédait sur la rue Saint-Pierre, au centre de la ville, une assez grande maison où ne vivaient que lui, ses quatre esclaves et souvent quelques membres de son escorte. Il avait passé la journée à la caserne pour interroger, lui-même et individuellement, chacun des prisonniers. Les menaces, les coups de fouet, les tortures, les promesses de liberté n'ont pu cependant délier les langues. Ces langues savaient peu d'ailleurs. La maigre satisfaction de Baudelaire était leur pendaison prévue dans trois jours. Toutefois, deux d'entre eux échappèrent à cette condamnation issue d'un simulacre de procès, qui n'épargna même pas un enfant de moins de six ans : un jeune homme déjà gravement blessé dans la bataille qui succomba aux tortures et Assam. Celle-ci, dès le matin même, fut conduite chez le colonel, où elle resta, jusqu'à l'arrivée de ce dernier, sous la garde de deux soldats.

En dépit de sa fatigue et de son énervement, Baudelaire dès son arrivée, avec un emportement enjoué, gravit l'escalier. Il voulait absolument la revoir. La toucher. L'explorer. Jouir d'elle. Il douta soudain l'avoir vue cette nuit. Il se rappela ne l'avoir pas remarquée quelques fois quand le groupe attelé était traîné sur la route menant au Cap. Elle aurait pu être une hallucination créée par un esprit harassé par tant de zèle. Tant de détermination. Tant de nuits sans sommeil. Tant de ténacité à vouloir retrouver ces armes volées.

Durant toute la journée, ses actions n'avaient qu'un but : avoir la tête de Makandal. Présentement, il ne voulait que ce corps. Que cette beauté. Que ces yeux qui n'arrêtaient pas de le regarder cette nuit-là. Lorsqu'il arriva devant la porte de la chambre où l'on devait, selon ses instructions, enfermer la fille, il hésita. Il entendit la voix feutrée des deux jeunes recrues de moins de dix-huit ans :

- Le beau-frère de ma mère y a déjà été, dit l'un.

- Il doit avoir une bonne situation, répondit l'autre. Aller jusqu'à Venise et participer au carnaval !

- Non, il a seulement accompagné le duc de Montaigne dont il était le laquais.

Les deux poussèrent des éclats de rire.

Le colonel ouvrit la porte et entra. Les deux soldats se mirent aussitôt debout. L'un était assis par terre adossé au mur, l'autre était couché de travers sur le lit.

- Vous pouvez descendre, leur commanda Baudelaire avec une sévérité feinte.

Sans dire mot, ils ramassèrent leurs armes, se coiffèrent et sortirent.

Assam était recroquevillée dans un coin sur le plancher, sa face donnant contre terre entre ses bras croisés, ses mains solidement liées par une courroie. Le nœud de la corde qui attachait son pied droit au montant du lit était grossièrement fait. La plante de ses pieds gardait encore des traces de quelques blessures reçues au cours de sa longue marche forcée vers le Cap-Français. Elle portait une longue tunique blanche appartenant à Adélaïde, une des esclaves du colonel. Si sa respiration ne faisait pas monter de temps à autre ses épaules, on aurait dit que ce n'était qu'un cadavre.

Le colonel traversa lentement cette petite chambre qui était depuis quelque temps abandonnée. La poussière sur les meubles attestait qu'on y faisait rarement le ménage. Il jeta son tricorne sur le lit, retira son justaucorps rouge d'officier qu'il déposa sur une chaise. Il se tenait droit devant le corps immobile qu'il regardait avec une ivresse retenue.

C'était un beau jeune homme de vingt-trois ans, de taille et de corpulence raisonnables, avec un visage mince un peu aristocratique, des cheveux noirs frisés. Il s'agenouilla et, délicatement, délia les mains et les pieds de sa prisonnière qui gardait toujours la tête baissée.

- Quel est ton nom ?

La jeune fille resta toujours figée dans sa position initiale.

- Je te parle, esclave ! cria Baudelaire.

C'est alors qu'Assam leva doucement la tête, son regard flamboyant recherchant les yeux de son tortionnaire.

- *Je-ne-suis-l'es-clave-de-personne* ! cria-t-elle à son tour en appuyant énergiquement sur chaque syllabe.

- Tu es mon esclave maintenant, dit calmement Baudelaire.

Elle se leva pour s'asseoir et s'adosser au lit. Elle frotta ses poignets pétris par la sangle.

- Je suis née libre dans les bois, répéta-t-elle d'une voix douce et pleine de fierté, je n'ai jamais eu de maîtres que le ciel et la savane.

- Maintenant, c'est moi ton maître, répéta le colonel Baudelaire retenant à peine un sourire moqueur.

Elle faisait la moue comme une gamine, mais ses yeux ne manquaient que des munitions pour anéantir Baudelaire.

- Estime-toi heureuse que tu sois mon esclave, car c'est ce qui te sauve la vie, poursuivait le colonel toujours accroupi en face d'elle. Tes amis n'ont pas ta chance. Ils vont bientôt mourir.

- Je ne suis pas ton esclave.

- Ton nom, c'est quoi ?

Elle ne répondit pas.

- Peu importe le nom de sauvageonne que tu portes. C'est à moi maintenant de te donner un nom chrétien.

Pour éviter cette humiliation, la jeune fille s'empressa de lui répondre :

- Assam. Je m'appelle Assam, et je ne porterai pas d'autres noms.

- Assam ! C'est joli. Joli tout comme toi. Et tu restes jolie même en jouant la méchante. Même sans cheveux. Cette entaille sur la tête, tu l'as eue comment ?

Elle le toisa un instant puis déclara :

- C'est un soldat comme toi qui me l'a faite. Après, je l'ai tué.

- Vraiment ? Tu tues des gens, toi ?

- Toi, tu tues bien mes frères.
- Je ne tue que les ennemis de la France, les ennemis de la

paix.

- Moi, je tue ceux qui veulent m'enchaîner.

- Tu n'es qu'une esclave. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre. Il faut bien des têtes pour porter une couronne, des épaules pour porter un fusil et des bras pour couper la canne. Vois-tu ? Le monde est ainsi fait. Tu imagines si chaque personne voulait être roi ? Chacun doit assumer son rôle et chacun doit connaître l'importance de son rôle. C'est seulement ainsi que la société trouvera l'harmonie et le progrès. Dieu le veut ainsi.

- Toi et tes dieux le veulent ainsi. Pas moi et mes dieux.

- Tu es une esclave vraiment insolente. Tu parles trop.

Il sourit et rampa vers elle. Tout en l'étreignant, il posa la main sur sa poitrine. Assam gagnée par une soudaine rage le poussa vigoureusement puis le gifla violemment jusqu'à l'égratigner sur la joue. Avec la même violence, Baudelaire se leva, dégaina son sabre et le pointa vers le cou de la jeune fille.

- Comment oses-tu, négresse, porter la main sur un Blanc ? Comment oses-tu ? s'écria-t-il rageusement.

- Aucun homme ne m'a jamais touchée et aucun homme ne me touchera.

- Pour qui tu te prends ? Tu n'es qu'une esclave.

- Je ne suis pas une esclave !

Le visage du militaire était rouge sang. Sa main tremblait légèrement. Il voulait tuer cette esclave. Il voulait lui faire l'amour.

La fille gardait les yeux rivés sur la pointe de l'arme qui menaçait d'abord son cou puis sa poitrine.

- Vas-y ! Tue-moi donc !

- C'est ce que tu voudrais. Je ne t'offrirai pas cette chance. Tu mourras, mais pas tout de suite.

- Colonel !

Le colonel se retourna. C'était l'un des jeunes soldats qui surveillaient la fille.

- Qu'y a-t-il, Vincent?
- Monsieur Rousset vous attend en bas, colonel.
- D'accord. Je viens.

Le jeune soldat fit volteface et sortit, intrigué par l'état d'ébullition de l'officier et par son éraflure sur la joue. Ce dernier rengaina avec fracas son sabre, mit son justaucorps puis, tout en ayant soin de verrouiller la porte derrière lui, alla trouver son visiteur.

Louis Rousset, son ami d'enfance, était le fils d'un notaire de Saint-Marc.

- Ta visite m'étonne, lui dit Baudelaire souriant assis à ses côtés dans le salon. Il y a fort longtemps que tu ne m'aies fait cet honneur.

- Je devais, cher ami. Je pars demain. Tu sais que je prends très au sérieux ma carrière d'avocat. Je vais travailler à Paris avec mon oncle qui est Procureur au Parlement. Je ne sais vraiment pas quand je vais revenir. Avant une si longue aventure, je devais absolument te voir. De plus, comment ne pas venir féliciter ce vilain pleurnicheur de Joseph qui est aujourd'hui devenu un véritable héros.

- Tu exagères, Louis.

- Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu. Je suis arrivé ici de Saint-Marc hier après-midi, et on ne parle que du « colonel Baudelaire qui a eu la tête de Mayombe ».

Adélaïde vint leur apporter du vin, puis sortit.

- Je m'accorderai des félicitations que le jour où j'aurai Makandal, affirma orgueilleusement Joseph. Et je l'aurai.

- Le Makandal ? Le Messie noir ? On l'a attrapé tellement de fois, on l'a tué tellement de fois. Mourra-t-il un jour ? J'ai fini par me dire que la Mort comme tout le monde avait peur de lui. Certains hommes sont pires que l'enfer. L'enfer envoie au paradis ceux qu'il pardonne, mais lui, il n'a pas de pardon. Arrête-t-on le vent ? Arrête-t-on le torrent ? Arrête-t-on la terre qui tremble ? Il s'incruste et vit dans chaque esclave qu'il libère. Pour l'avoir, il faudrait occire tous les nègres de la colonie.

- Ce n'est qu'un esclave. On ne l'avait arrêté qu'une seule fois, il y a un an, et il a eu la chance de s'enfuir, et jamais il n'a été tué. Le reste n'est juste que des gens qui clabaudent. Des rumeurs. Des histoires. Ce n'est qu'un esclave comme un autre, intrépide et chanceux, je dois l'admettre, mais rien qu'un esclave. Je le prouverai.

Les deux amis bavardèrent encore pendant une trentaine de minutes. Joseph, dont la patience s'effritait, faisait tout pour écouter cette conversation qui allait des intrigues de Madame de Pompadour à son égratignure sur la joue. Tandis qu'il faisait semblant de porter attention à tous ces discours que débitait son interlocuteur, son esprit vagabondait agréablement autour de cette créature qu'il trouvait effrontée, douce, charmante, sauvage, innocente, ensorcelante.

Lorsque Louis Rousset le quitta enfin, il enjamba les marches de l'escalier comme un poisson hors de l'eau. Lorsqu'il entra dans la chambre, il fut suffoqué de la trouver plongée dans le noir. Les deux lampes qui l'éclairaient étaient éteintes. Il s'empressa d'aller prendre la chandelle qui éclairait le couloir. Avec, il alluma l'une des lampes. Assam n'était plus là. Il courut vers la fenêtre grande ouverte. Il n'y trouva que le drap du lit amarré à la corde qui tantôt servait de lien. Le tout longeait le mur jusqu'au jardin en bas, pour n'être qu'une route menant à cette obscurité nocturne si profonde et si calme.

- J'aurais dû la tuer, s'époumona rageusement le colonel.

Il courut, alerta ses hommes. Mais toute sa colère, toutes les recherches, tous les reproches adressés à ses gardes ne purent troubler l'évidence : Assam était loin.

Le lendemain, on découvrit l'absence de l'un des chevaux du colonel dans l'écurie, mais on trouva son tricorne solidement attaché sur la tête d'un poulain.